

21 JUILLET 1945

LE



PRIX : 30 FRANCS

MONDE ILLUSTRÉ



PARDON DE PAIX A PLOUGASTEL

EPG

LES FÊTES DU 14 JUILLET A PARIS

ARMAGNAC
DOMAINE
DU PONCHON
Premier
Grand Cru
R.P. Dumas & C^{ie}
PROPRIÉTAIRES
GABARRET-EN-ARMAGNAC * Landes

BRILLANTS
PERLES
SAPHIRS
RUBIS
EMERAUDES

YVES ROUÉ
JOAILLIER

61 B^{is} Malesherbes. Paris (8^e S^t Augustin)

CHEVEUX
SECS:
PÉTROLE

XOUR
SPÉCIALISTE DES SOINS DU CHEVEU

PHILATÉLIE

Cette question de la cote des timbres semble intéresser passionnément les philatélistes. « Excellente, cette idée, m'écrivent quelques timbrophiles de province. Les marchands parisiens abusent vraiment un peu de trop de la situation. La fantaisie la plus anarchique règne dans les cours et il n'est pas rare de relever des différences effarantes entre les prix de deux boutiques situées à cent mètres l'une de l'autre. » Par contre, d'autres correspondants s'indignent ou ironisent. « Vous paraissez croire, me disent-ils, que le cours des timbres est aussi sensible que celui des petits pois ou des carottes en temps de disette. Il y a certains timbres qui ne subissent aucune fluctuation durant des mois et qui, brusquement, semblent atteints de frénésie ascendante ou descendante. Le marché philatélique subit l'influence de certaines « modes » qui le font se jeter sur telle ou telle catégorie de timbres sous l'impulsion des éléments spéculatifs du négoce. Puis l'opération une fois terminée, les capitaux disponibles s'investissent pour une période plus ou moins courte dans une autre émission. Mais les timbres de collection par excellence, les anciens de France ou d'ailleurs, échappent à ces prurits spéculatifs. Ils bougent peu et leur cote reste pratiquement inchangée durant des mois et souvent des années. Une cote des timbres anciens ne s'impose donc pas. Il en est autrement, bien sûr, pour les timbres modernes qui constituent la « pié-

taille » de la philatélie. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec mes correspondants sur l'immobilité relative des timbres anciens. Leur stabilité apparente est très dangereuse, en ce sens qu'elle permet, à l'abri de cette trompeuse insensibilité, de faire de fructueuses opérations sur le dos du collectionneur. Mais le dédain que certains snobs du négoce manifestent à l'égard des timbres modernes ne repose sur rien de sérieux. Le timbre moderne peut être considéré, suivant la terminologie des congrès politiques d'avant guerre, comme l'aile marchante de la philatélie. Le timbre ancien est un objet de musée, le timbre moderne est celui qui donne lieu aux plus importantes transactions et c'est la vitalité même de cette partie de la philatélie qui fait de celle-ci la plus exaltante occupation spirituelle de l'homme dont c'est la passion de collectionner, qu'il s'agisse de timbres, de tableaux ou de boutons de porte.

J. B.

UN CADEAU DE CHOIX...
COLLECTION IMPÉRIALE
J. FORET Expert
ALBUM DE TIMBRES-POSTE D'AVIATION
ACHAT-VENTE TIMBRES-POSTE
Env. Catal. P.A. Prix 13F
PRIX: 300F
Avec timbres 500 à 50.000F
64.R.LAFAYETTE.PARIS.PRO.3427

NOS JEUX

LE BRIDGE

CARTES SUR TABLE

Les problèmes cartes sur table que nous avons proposés à nos lecteurs ont paru un peu difficiles à résoudre à certains d'entre eux qui nous demandent d'en présenter de plus simples. En voici deux qui ne sont pas aussi ardues que les problèmes de Whitfeld et de Proctor. Ils les résoudront beaucoup plus facilement, aussitôt qu'ils auront découvert l'astuce qui mène à la solution rapide.

Le premier est une fin de coup. Voici les jeux :

NORD		EST	
Pique : 7.6.	Cœur : D.10.3.2.	Pique : R.V.5.1.	Cœur :
Carreau : A.2.	Trèfle :	Carreau : 10.6.	Trèfle : 9.5.
OUEST		SUD	
Pique : 9.8.3.	Cœur : V.9.	Pique : A.D.10.	Cœur :
Carreau : D.	Trèfle : 7.6.	Carreau : R.	Trèfle : R.D.10.9.

Cœur atout ; Sud a la main ; Sud-Nord font toutes les levées.

Le second problème est un coup complet :

NORD		EST	
Pique : A.R.D.7.	Cœur : 8.	Pique : 6.5.4.3.	Cœur : D.V.9.
Carreau : D.8.7.	Trèfle : V.10.9.8.3.	Carreau : 9.6.5.	Trèfle : 7.6.2.
OUEST		SUD	
Pique : V.10.9.8.	Cœur : R.10.7.6.2.	Pique : 2.	Cœur : A.5.4.3.
Carreau : 3.2.	Trèfle : 5.4.	Carreau : A.R.V.10.4.	Trèfle : A.R.D.

Atout carreau ; Ouest entame valet de pique ; Nord-Sud font toutes les levées.

E. MICHEL-TYL.

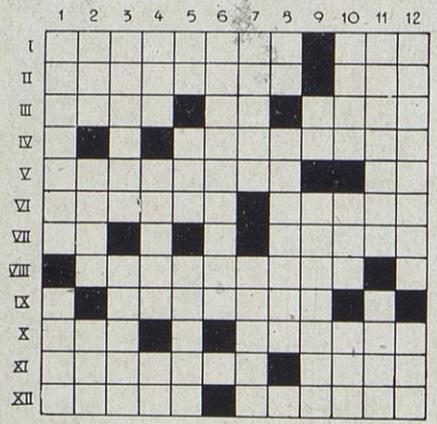
NOS MOTS CROISÉS

par Max FAVALELLI

PROBLÈME N° 19

HORIZONTALEMENT. — I. Étendue d'eau. — Dépend de l'âge. — II. Rend hélas plus court. — Brillant grimpeur. — III. Un auquel on aimerait à ne pas dire : Restez couvert. — S'oppose au tapage. — Bec. — IV. Exprime une souveraineté éphémère. — V. Sauce parfois. — Mesure. — VI. Il en est qui le font du bout des doigts. — Sa fille n'est pas très raffinée. — VII. Pronom. — Réclame du discernement. — VIII. Prépare à une mise en boîte. — IX. C'est le dernier le plus redoutable. — X. Vit dans l'eau chaude. — Déshonorent un chef. — XI. Sans terme. — Déménagement. — XII. Vide la nef. — Ne peut même plus porter la couronne.

VERTICALEMENT. — 1. S'attaque parfois aux sommets. — Trou normand. — 2. D'origine romaine. — Le moins subtil des fils d'Isaac. — Grecque. — 3. Un style tarabiscoté. — On doit les filer sans effort. — 4. Pronom. — Revient quelquefois au Printemps. — Se suivent. — 5. En noir. — Une caisse suffit à l'ouvrir. — Aurait besoin de reprendre des forces. — 6. Adoré de ses victimes. — 7. Appartient à une famille qui doit son nom à un médecin sans doute parce qu'elle fournit des purgatifs. — Son enfant prend la succession de son père. — 8. Lettres de fête. — Pourvoit d'une charge dont on saura se débarrasser à l'occasion. — 9. En nage. — Ne manque pas d'éclat. — 10. C'est se ruiner que de le faire. — Dépôt de fond. — C'est de l'argent aurait pu dire un cordouan facétieux. — 11. On y pénètre par le vestibule. — A baptisé un mois qui ne mérite plus son nom. — 12. On y met des bouquins. — Mer du Nord.



SOLUTION DU PROBLÈME N° 18

HORIZONTALEMENT. — I. Charolais, Es. — II. Yoga, Annonce. — III. Cuite, Acier. — IV. Lelian, Ir, Ic. — V. Inculpé, Lr. — VI. Patée, Aieule. — VII. Eve, Edit, Réa. — VIII. Esus, Pi. — IX. Prêt, Estrade. — X. Attente, Egru. — XI. Vin, Otée, E. O. R. — XII. Anagnoste, Ps.

VERTICALEMENT. — 1. Cyclope, Pava. — 2. Houe, Avertin. — 3. Agilité, Etna. — 4. Rattine, Eté. — 5. Eacées, Non. — 6. La, Nu, Duetto. — 7. Ana, Laissées. — 8. Incipit, Et. — 9. Soirée, Pré. — 10. Ne, Uriage. — 11. Ecrille, Drop. — 12. Se, Créateurs.

89^e Année - N° 4317.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

21 Juillet 1945.

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre NAQUET

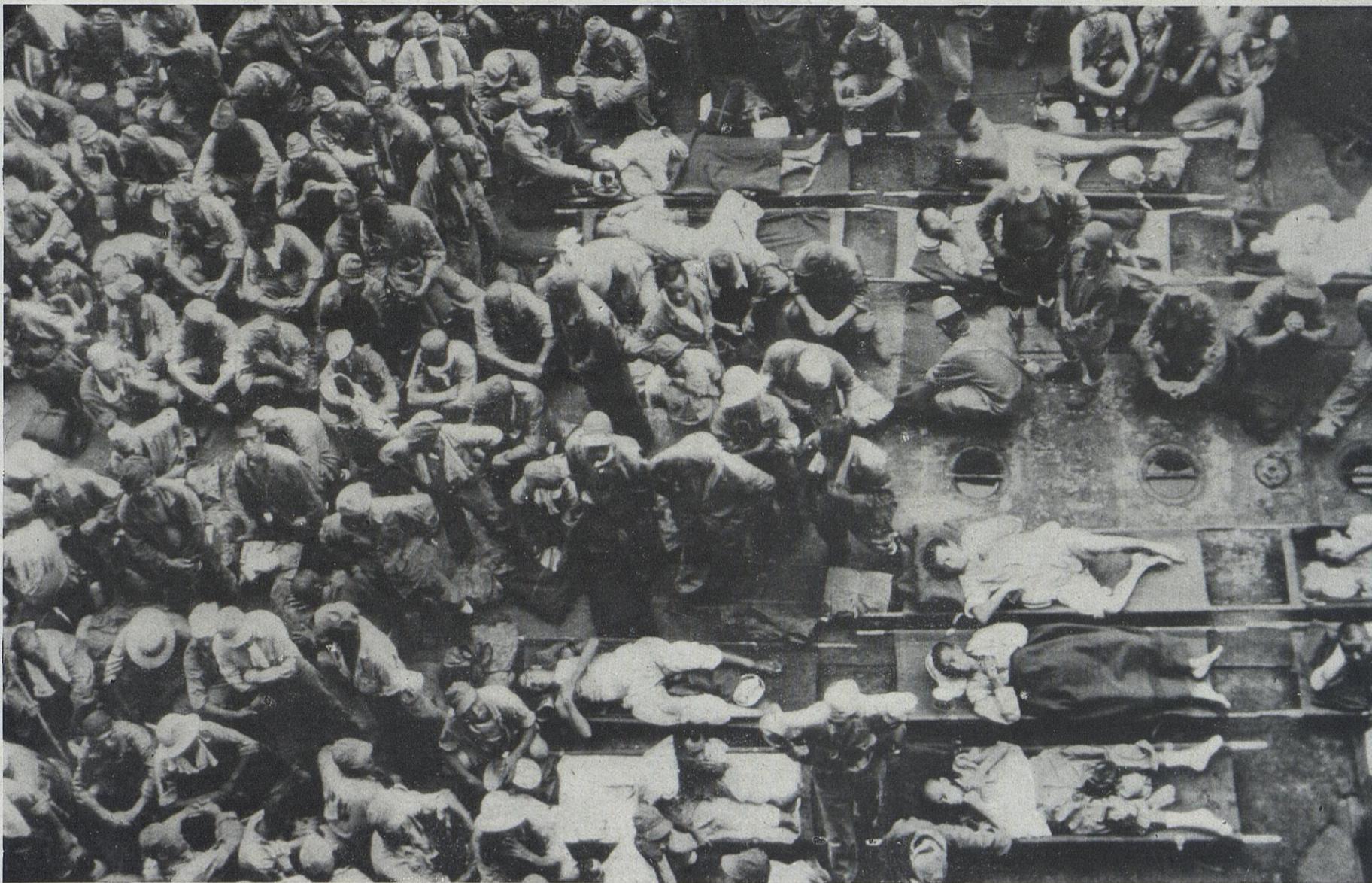
RÉDACTEUR EN CHEF : René MAINE

COMITÉ DE RÉDACTION : François de CLERMONT-TONNERRE et Henry CLAIR

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS
69, Quai d'Orsay — Tél. : Invalides 19-44 - 67-48 - 80-37
Abonnements : 6 mois : 700 frs -- 3 mois : 370 frs

SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"
12, Rue d'Anjou - PARIS VIII^e - Téléphone : Anjou 04-80
7, pl Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52



LA GUERRE DU PACIFIQUE. FAIT SYMPTOMATIQUE : DEPUIS QUELQUE TEMPS, LES JAPONAIS SE RENDENT, NOMBREUX. EST-CE LA UNE PREMIERE LASSITUDE DES SOLDATS DU MIKADO ?

LA FRANCE ET LE MONDE

SOUVERAINETÉ POPULAIRE

LE roi Albert de Belgique, qui fut un grand sage, disait un jour à Guglielmo Ferrero :

« On dit que c'est absurde de reconnaître le même droit de vote à un professeur d'Université, à un grand banquier ou à un grand industriel, et à un maçon, à un forgeron ou à un paysan. On oublie que le maçon, le forgeron et le paysan n'ont d'autre moyen d'agir sur l'Etat que leur bulletin de vote. Ils ne sont plus qu'une foule passive, taillable et corvéable à merci si on le leur retire. L'industriel, le banquier ou le professeur possèdent beaucoup d'autres moyens d'agir sur l'Etat, plus directs et efficaces. »

Je ne sais si le général de Gaulle a connu ce propos. Mais sa pensée paraît singulièrement rencontrer celle du roi des Belges, lorsqu'il propose de consulter directement le pays, par-dessus les intérêts, les partis et les hommes, sur la constitution qu'il entend se donner.

L'économie du projet gouvernemental est extrêmement simple. Le peuple, source unique de toute légitimité et de toute autorité selon nos conceptions occidentales, sera invité à élire des représentants. Simultanément, il sera consulté par voie d'un referendum sur le rôle qu'ils auront à assumer et la définition du mandat qui leur sera conféré.

Pourquoi cette double consultation? Parce que le gouvernement a clairement dissocié deux notions qui sont restées confuses dans l'esprit de tous ceux qui ont jusqu'à présent discuté du problème constitutionnel : la légitimité du pouvoir et l'exercice de ce pouvoir.

La France vit, depuis la libération, sous un régime de fait. Le gouvernement légal de la III^e République a abdiqué ses pouvoirs entre les mains d'un maréchal de France qui en a mésusé. Le général de Gaulle, du fait d'un consentement unanime, gouverne provisoirement le pays, sans que le représentant de l'ancien régime légal, le président de la République Albert Lebrun, le lui ait contesté. L'intérêt supérieur de la nation exige qu'elle retrouve, le plus rapidement possible, des institutions légitimes. Un premier acte

souverain lui est donc demandé : élire des représentants qui, en tout état de cause, seront investis de cette légitimité.

Ensuite se pose le problème de l'emploi de cette légitimité. Partir de la constitution de 1875, en réunissant une Chambre et un Sénat, était préjuger de la cécision populaire. Doter une Assemblée unique des pouvoirs législatifs et constituants, voire de l'Exécutif comme l'ont réclamé certains, l'était également, et de plus dangereux. L'expérience historique prouve que les Assemblées uniques, dans les moments de crise, ont trop étroitement épousé les passions du moment et abouti à des conflits que seule a résolus la Force. Il fallait à la fois, au général de Gaulle, éviter l'arbitraire d'anticiper sur la cécision souveraine du peuple et épargner au pays convalescent toute possibilité d'aventure. Il semble qu'il y ait réussi.

C'est en effet le referendum qui va fixer lui-même l'emploi de la légitimité concédée aux représentants populaires. Le projet d'ordonnance, qui sera soumis en bloc au oui ou au non des électeurs, prévoit une Assemblée constituante élue pour sept mois. Sa charge principale sera d'élaborer une constitution nouvelle, soumise à un nouveau referendum. Cette Assemblée élira le chef du gouvernement, qu'elle investira ainsi de sa légitimité. Pour le reste, ses pouvoirs seront limités, et le gouvernement ne sera pas responsable devant elle.

L'approbation éventuelle de ce projet de loi par la volonté populaire écartera en fait toute idée d'aventure. Si l'assemblée élue était tentée de se prévaloir de son privilège d'élection pour se constituer souveraine, le gouvernement arguerait du referendum qui aurait expressément approuvé les limites mêmes apportées à ses pouvoirs. Le droit serait toujours, en cas de conflit, du côté du chef du gouvernement, légitimement élu par des représentants légitimes, et procédant d'une volonté nationale clairement exprimée. Disons-le net, le tour est ingénieux. Partis et groupements ne

deviennent que des ligues factieuses quand ils tentent d'accaparer à leur profit la souveraineté populaire. C'est pourtant ce qu'ils feraient en s'élevant contre une ordonnance gouvernementale transformée en loi par la volonté du peuple et appliquée par un gouvernement légitime.

Si le gouvernement entrait en conflit grave avec l'assemblée? Il semble que celle-ci n'aurait d'autre moyen de marquer ce désaccord qu'en refusant de voter le budget. En ce cas, le gouvernement autorisé pendant la période intérimaire à gouverner par décrets-lois passerait légalement outre. Ce ne serait, en somme, que la continuation légitime de l'état de fait actuel. En votant oui au referendum, le peuple reconnaîtrait implicitement au gouvernement le droit d'agir de la sorte.

Le gouvernement est assuré de la continuité nécessaire pour lui permettre de mener à bien la convalescence de la France. Son autorité sera considérablement accrue à l'étranger du fait qu'il aura été véritablement plébiscité par le peuple. La nation peut enfin, pendant une année, se consacrer entièrement au travail, sauvegardée des angoisses intérieures et de toute aventure.

Et si par hasard le pays restait insensible à tant d'habileté, et aussi à tant de sincérité, son rejet du projet gouvernemental signifierait automatiquement, sans discussion possible, l'élection d'un Sénat défenseur des libertés républicaines...

On comprend que, dans cette conjoncture, le gouvernement se sente assez assuré de l'avenir pour lancer dans le pays une véritable croisade en faveur de l'épargne. Le climat d'une telle entreprise est la confiance, confiance dans l'avenir et confiance dans la loyauté de ceux qui la créent. C'est parce qu'il a la conscience pure que le gouvernement du général de Gaulle fait confiance au peuple de France, qui saura reconnaître sa loyauté.

FRANÇOIS TALLARD.

ON N'EN A JAMAIS FINI

par Elsa TRIOLET, prix Goncourt

ON m'avait fait cadeau pour mes douze ans d'un cahier doré sur tranche, relié en maroquin et avec une belle serrure. A l'intérieur, il y avait toutes les quarante, cinquante pages, une image en couleur représentant une grosse fleur : une rose rose, une grappe de lilas. Alors je me suis mise à écrire mon journal. Une fois le beau cahier tout plein, j'en avais si bien pris l'habitude que j'en ai acheté un autre, moins beau, mais en cuir tout de même ; puis je continuai à écrire dans de gros cahiers ordinaires en toile cirée noire. Ce journal fut pour moi l'exercice qui délasse les membres, les exercices qui permettent de passer à l'exécution d'un morceau.

L'idée « d'écrire » ne m'est pas venue toute seule, jamais je n'y avais songé. Il est possible que, le besoin d'exprimer certaines choses, je me le faisais passer en écrivant mon journal. Mais à cause d'une lettre — une histoire assez compliquée — Maxime Gorki m'invita à venir passer quelques jours dans sa maison et s'employa à me convaincre que je devais écrire. Il m'avait dit : « Je pense que vous saurez écrire, et je vous aiderai... ».

Il tint parole : il annota le manuscrit que je lui envoyai peu de temps après, puis il me parla, me gronda, me félicita... Et le livre A Tahiti parut, à Moscou. Alors, une fois que j'eus commencé, il me fallut en écrire un autre. A part moi, je pensais que ce n'était pas de jeu, que de cette manière-là on n'en avait jamais fini : c'est juste comme de faire le ménage. Mais j'ai écrit mon deuxième livre, un livre que d'habitude on écrit en premier : une autobiographie qui essaye de ne pas en avoir l'air. Jusqu'au titre Fraîche des Bois, qui était le nom qu'on me donnait quand j'étais toute petite.

Mais, en Russie, la vie porte des bottes de sept lieues et aujourd'hui presque personne ne se rappelle ces deux livres qui ont eu leurs heures fleuries.

Le troisième, Camouflage, a déçu. Ça n'allait plus, je trouvais moi-même les attaques justifiées. Ce qui n'allait plus, c'était que j'étais bappée par la France. Il me fallait écrire dans la langue du pays que j'habitais ou ne plus écrire. Je n'ai plus écrit. Parce que je n'imaginai pas que je pourrais écrire autrement qu'en russe, que j'aimais ma langue maternelle comme on aime une patrie. Mais la France me tenait, j'habitais Paris, mon mari était français, ma vie était française. Mille liens m'y attachaient de plus en plus solidement. Et aujourd'hui que j'ai souffert avec ce pays, je ne pourrais simplement plus m'en détacher :

(MAIAKOVSKI.)

On peut oublier où et quand
on prit du ventre et un triple menton,
mais la terre avec laquelle on a su
ce que c'est que la faim,
on ne peut jamais l'oublier.

Mais la terre qu'on a conquise,
que demi-morte on a bercée,
où la balle vous levait,
où le fusil vous couchait,
où on coule comme une goutte dans les masses,
cette terre,
c'est à la vie,
au travail,
à la fête,
à la mort.

J'ai l'impression de représenter à moi seule ce pacte franco-soviétique que j'imagine indissoluble.

Quand j'ai recommencé à écrire, c'était pour écrire en français. Comme on se jette à l'eau. Bonsoir, Thérèse, et la suite. Je suis devenue un écrivain français. Bon ou mauvais, mais français.

Le tour de force n'est en réalité pas si grand que cela peut sembler. Je parle le français depuis l'âge de six ans, et, si j'ai l'accent russe, c'est que la demoiselle française qui m'a appris le français l'avait elle-même, car elle était née de parents français, mais habitant la Russie. J'ai lu les Malheurs de Sophie et les Petites filles modèles et Jean qui rit et Jean qui pleure... Le Général Dourakine m'avait échappé, une lacune. Grande fille, je lisais autant en français qu'en russe. J'aimais Tchekhov par-dessus tout, mais j'aimais aussi Maupassant, et le goût que j'ai de la nouvelle me vient peut-être de ces deux auteurs de mon adolescence.

Il aura fallu le désert de l'année 42 pour que j'écrive le Cheval Blanc, ce long, long roman. J'écrivais alors comme si j'avais été condamnée à de longues années de prison, rien ne me pressait, j'avais devant moi un temps vide, à perte de vue : cela ne pouvait pas durer moins d'un an, de deux ans, de trois ans... Le cauchemar que l'on vivait et ce qu'on pouvait faire pour en sortir n'empêchaient pas les heures de ressembler à des escargots, des écrevisses, des écureuils en cage... C'étaient des heures vaines et stupides. La seule manière d'enjamber les heures était d'écrire.

Puis vint le temps où il fallut se déplacer, l'espoir se précisait, l'attente devenait de plus en plus angoissante, tout pouvait changer d'un moment à l'autre. Il me fallait dire ce que j'avais à dire, plus rapidement, j'avais la respiration coupée, les moments de calme plat étaient rares. C'est pendant cette période que j'ai écrit : le Premier Accroc coûte deux cents francs.

Depuis que je suis à Paris, depuis octobre 44, je n'écris plus du tout. Il aura pourtant suffi d'un court séjour dans les Landes pour que j'écrive une nouvelle, et je me demande parfois si je retrouverai jamais le désert des heures qui m'a permis d'écrire un long roman. Et surtout, de quoi ce désert sera fait !

Aujourd'hui le rythme de la vie me fait souhaiter un travail pour le cinéma. J'aurais aimé voir, par exemple, les Amants d'Avignon illustré par de grandes images vivantes. Mais c'est trop difficile, il faut trouver le talent et l'argent en même temps, et je n'y arrive pas. Tant pis. Alors je vais aller me promener un peu de par le monde. Peut-être que le temps qui ressemble maintenant à une boule de mercure qui se brise en beaucoup de petites boules qui roulent dans tous les sens, retrouvera-t-il ainsi son unité entière... Alors je reprendrai mon soufiste, loin de cette mauvaise fièvre de Paris qui ne rime à rien, du regret quotidien de ne plus voir ses amis (grignotés comme vous-même par mille petits riens pleins de griffes), loin des sonnettes et des coups de téléphone.

Alors j'aurai une telle nostalgie de Paris que je quitterai le lieu le plus enchanteur pour revenir en courant me faire martyriser par Paris, la ville bien-aimée. Et Dieu sait ce qui m'y fera écrire, parce que j'écrirai sûrement, avec ou sans beau cahier doré sur tranche.



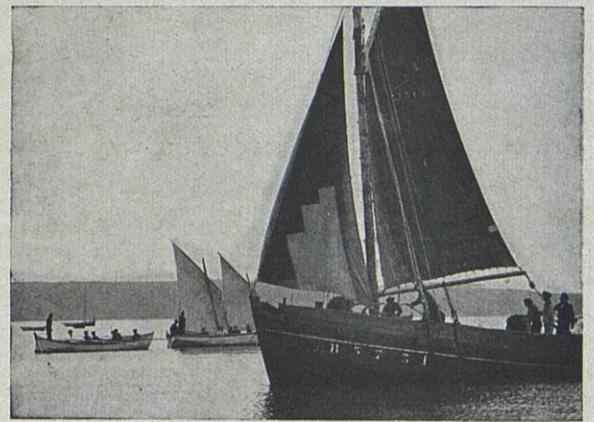
CES DEUX GARÇONS, ARDENTS A LA MANŒUVRE, SORTENT, L'UN DE CENTRALE ET L'AUTRE (DE FACE) DE NORMALE SCIENCES.

A L'ÉCOLE DES E.O.R., AU MOULIN-MER DE LOGONNA.

*La Marine prépare
ses cadres futurs*

LORSQUE, au détour de la route venant de Logonna-Daoulas (Finistère), on aperçoit cette vaste maison noyée dans la verdure, ces sapins se reflétant sur la surface unie d'un lac romantique et, derrière une jetée en miniature, un petit port breton, l'idée ne vient pas que ce soit là une école militaire. Un groupe de cent jeunes gens mènent pourtant dans ce décor idyllique une existence faite de discipline et de travail, avec l'espoir de sortir dans quelques mois aspirants de réserve de la marine.

Cette école est une innovation de l'année 1945, une création. « Nous sommes des cobayes », plaisantent les élèves qui affirment que le séjour serait sans aucun doute enchanteur s'il n'y avait pas, en contrepartie des beautés naturelles et de la douceur de vivre, une écrasante tâche intellectuelle.



LA PETITE « ESCADRE » DE L'ÉCOLE DES E. O. R. A LA MER...



C'EST DANS CE VIEUX MOULIN, LE « MOULIN-MER », ET DANS CE TRANQUILLE ET MAGNIFIQUE DECOR, QU'EST INSTALLÉE, A LOGONNA-DAOULAS, L'ÉCOLE DES E. O. R. DE LA MARINE.



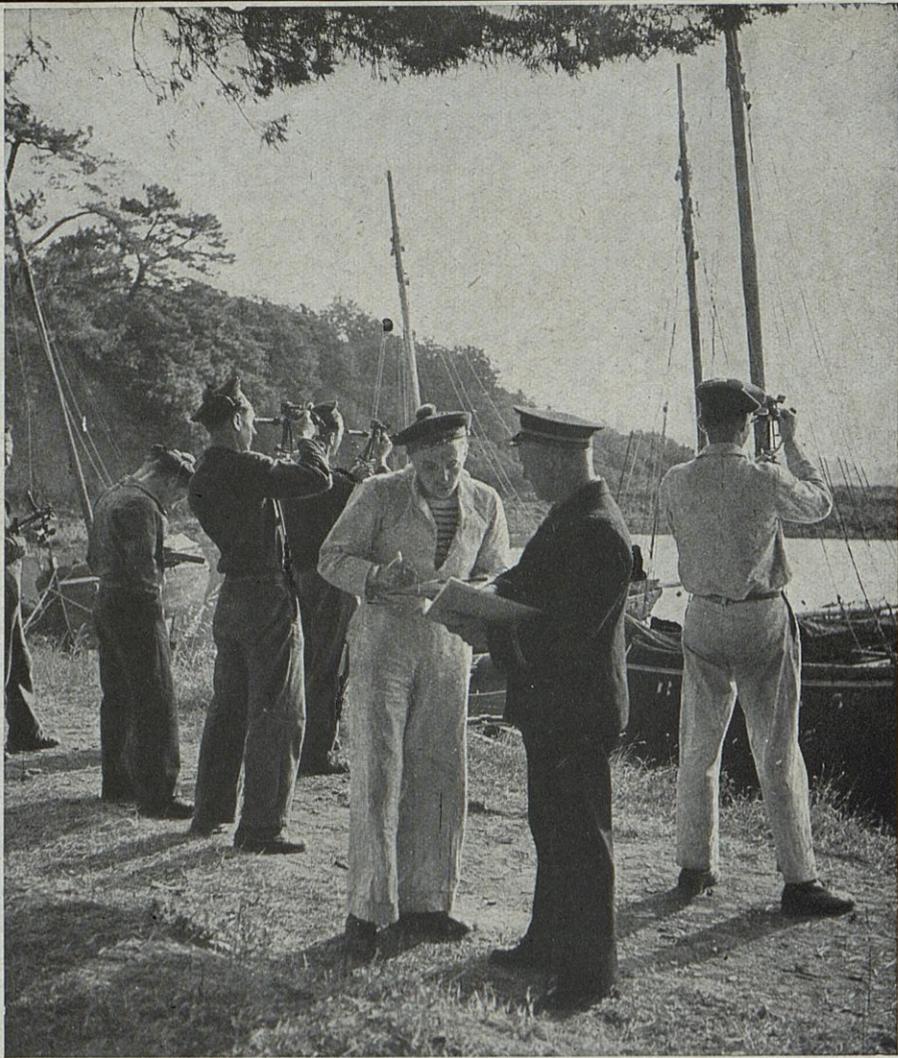
L'ÉCOLE DES E.O.R. DE LA MARINE (suite)

EN BALEINIÈRE... IL FAUT « SOUQUER » FERME, MAIS QUE LES AVIRONS SONT DONC LOURDS !...

Jusqu'ici les officiers de réserve se recrutent soit parmi les officiers de la marine marchande, qui avaient déjà des capacités en tant que marins, mais qui avaient de la peine à se hausser à un niveau technique suffisant, soit, pour une très faible proportion, parmi des élèves des grandes écoles dont on faisait des spécialistes des transmissions et de la défense des côtes. Ces derniers restaient à peu près sans notion des généralités de la marine.

Il s'agit cette fois de faire de véritables officiers de vaisseau, pouvant prendre du service à bord, faire le quart, et assumer toutes les responsabilités de leur grade. Ils auront exactement la même formation que les élèves de l'École navale proprement dite, mais cette formation, ils devront l'acquérir en sept mois alors qu'à la « Baille » on reste en principe deux ans.

Les cours s'adressent donc à des jeunes gens ayant déjà une très forte culture scientifique, qui leur per-

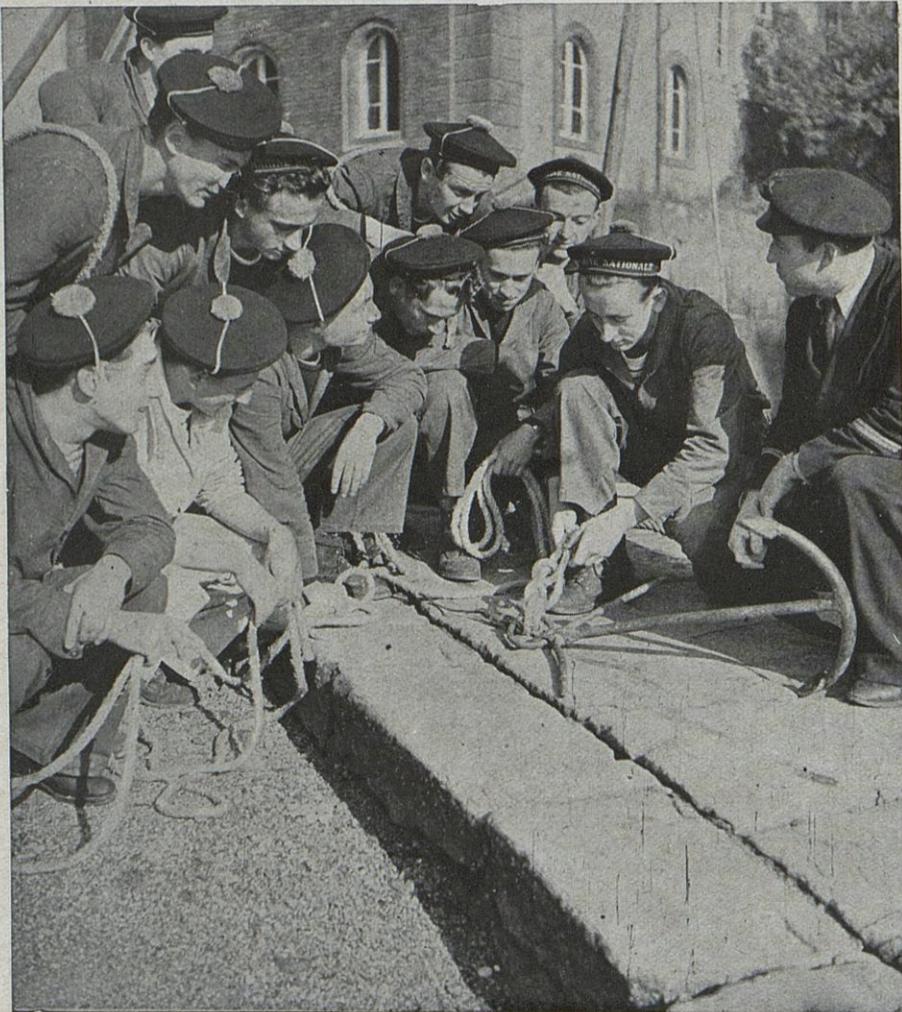


A B C D 4, A B C D 2, A B C D. TOP... LES ÉLÈVES FONT LE POINT À L'AIDE DU SEXTANT...

mette d'aborder de plain-pied les développements mathématiques qui sont à la base de leur formation. Leur provenance est très variée. Tel élève est déjà ingénieur des mines, tel autre des ponts-et-chaussées, cinq d'entre eux ont fait deux années de Normale sciences, neuf sortent de l'École supérieure d'électricité, autant, admissibles à Centrale, y ont presque achevé leurs années d'études. Les licenciés ès sciences ne se comptent pas. Il y a plusieurs agrégés. Enfin c'est un total impressionnant de peaux d'âne. N'oublions pas un interne des hôpitaux, un lieutenant des Eaux-et-Forêts et... deux prix de Conservatoire ! (qui sont accessoirement pourvus d'autres diplômes mieux appropriés). Comme on le voit, le niveau intellectuel est très élevé et les modestes candidats de 1942 ou 1943, admissibles à l'École navale, mais qui, pour des raisons de circonstances, n'ont pu persévérer, font un peu figure de parents pauvres et doivent fournir un gros effort pour suivre leurs brillants condisciples.

Dans cette promotion spéciale se trouvent aussi plusieurs F.F.I., quelques chefs de groupe. L'un a servi d'agent de liaison, l'autre s'est distingué dans la libération de Paris, un autre encore était engagé dans l'armée américaine.

Bref, dans l'ensemble, ce ne sont pas des garçons sans histoire, sortant tranquillement du Baze Louis ou du lycée de Toulon ! Certains, très emballés par le métier de marine, sont prêts à renoncer à la brillante situation qui les attendrait dans le civil. Tant est forte, pour qui s'en approche, la séduc-



L'APPRENTISSAGE DES NŒUDS MARINS : ETALINGURE, NŒUD DE GRAPPIN, NŒUD DE CABLE...



LE GRENIER DE L'ÉCOLE A ÉTÉ TRANSFORMÉ EN UNE SALLE DE COURS QUI NE DESEMPLIT JAMAIS.



UN AUTRE EXERCICE PARMI TOUS CEUX FIGURANT AU PROGRAMME : LE TELEMETRE...

tion de la mer, qu'ils souhaitent entrer définitivement dans la grande famille maritime. Pour eux la question capitale est de savoir s'ils pourront se faire « activer ». Mais rien n'est encore promis.

L'installation a été et est encore très difficile dans cette bâtisse centenaire, ancien « Moulin-Mer » dont les vannes servent encore à renouveler l'eau du lac-piscine des élèves. Grand local, mais mal approprié à son actuelle destination et le capitaine de frégate Moulhierac, commandant de l'école et ancien du maquis, fait ici œuvre de bâtisseur. Il faut construire des baraquements pour loger les hommes d'équipage chargés de l'entretien du bâtiment, d'autres baraques pour installer les salles d'instruction.

Partout on se heurte à mille difficultés. Les choses les plus élémentaires sont introuvables. Manque de moteurs, d'appareils électriques (on en récupère à grand-peine dans les ports). Dans cette région souriante mais vallonnée, aucun terrain plan ne permet d'envisager les cours d'aéronautique prévus au programme.

Le régime est exactement le même qu'à Navale. Le matin branle-bas à 6 h. 30. Déjeuner. Appel. Gymnastique sur le stade nouvellement aménagé, qui comprend déjà piste de course, tremplin de saut et volley-ball.

La journée se partage en deux parties. La moitié est consacrée aux conférences : calculs nautiques, astronomie, théorie du navire, histoire de la marine, artillerie navale; l'autre moitié



A BORD DU COTRE DE L'ECOLE, ON A UN AVANT-GOUT DE LA NAVIGATION EN HAUTE MER.

est remplie par les exercices pratiques, les « partiels ». Par groupes de huit ou dix, ils reçoivent des indications des officiers mariners. leurs instructeurs, sur l'emploi du télémètre, du compas, du sextant, le maniement des torpilles et des pièces d'artillerie.

Une large place est réservée à l'aviation et à la navigation à la voile. Il s'agit de donner aux futurs officiers les réflexes marins. Tous ces travaux nautiques sont accueillis avec joie. C'est le débrayage intellectuel. Une fois par semaine, « Bâbordais » et « Tribordais » (tout se prononce au Moulin-Mer comme si l'on était à bord) abandonnent livres et cahiers et, accompagnés de leurs instructeurs, apprennent sur les « Annexes » : un torpilleur et deux chasseurs affectés en propre à l'Ecole. Là ils se familiarisent avec le matériel des bateaux. Les élèves remplissent à tour de rôle toutes les fonctions : officier de quart, homme de barre, timonier, électricien, mécanicien, radio.



LES ETUDES ONT LIEU DANS LA « TURNE », OU « PIAULE » ; C'EST AUSSI LA QUE L'ON DORT...



LES ELEVES DOIVENT AVOIR EGALEMENT DE SOLIDES CONNAISSANCES EN ARTILLERIE.

L'ÉCOLE DES E.O.R. DE LA MARINE (fin)



UN BON MARIN DOIT AUSSI SAVOIR SE BATTRE A TERRE. C'EST POURQUOI, A PLUSIEURS REPRIS, CHAQUE SEMAINE, LES JEUNES ELEVES DE LOGONNA APPRENNENT LE METIER DE FANTASSIN.

Au début ils étaient assez décontenancés, mais maintenant ils ont le pied marin et prennent des allures de vieux loups de mer.

Du branle-bas jusqu'à l'extinction des feux, à 22 h. 15, l'activité est extrême, coupée de quelques poses pendant lesquelles les élèves se baignent — la vieille légende des officiers de marine ne sachant pas nager est tout à fait périmée — évoluent sur le lac dans leurs youyous et leurs canots pneumatiques. Azimut, le bébé-chien, partage les jeux et tombe à l'eau plus souvent qu'il ne le voudrait.

Les études se font dans les turnes, terme imposé par les Normaliens. Chambrées de quatre avec les couchettes superposées deux par deux que l'on baptise évidemment du nom de hamacs ! Là on retrouve, hélas ! les rébarbatives piles de bouquins.

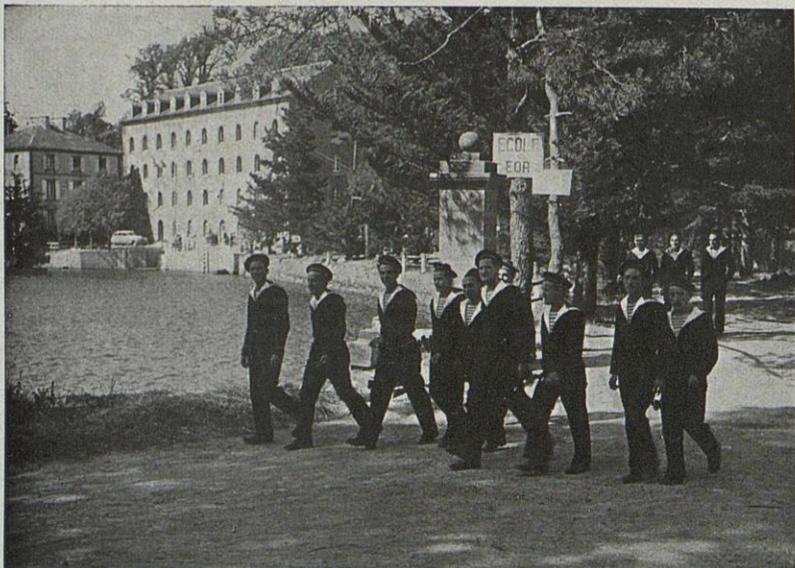
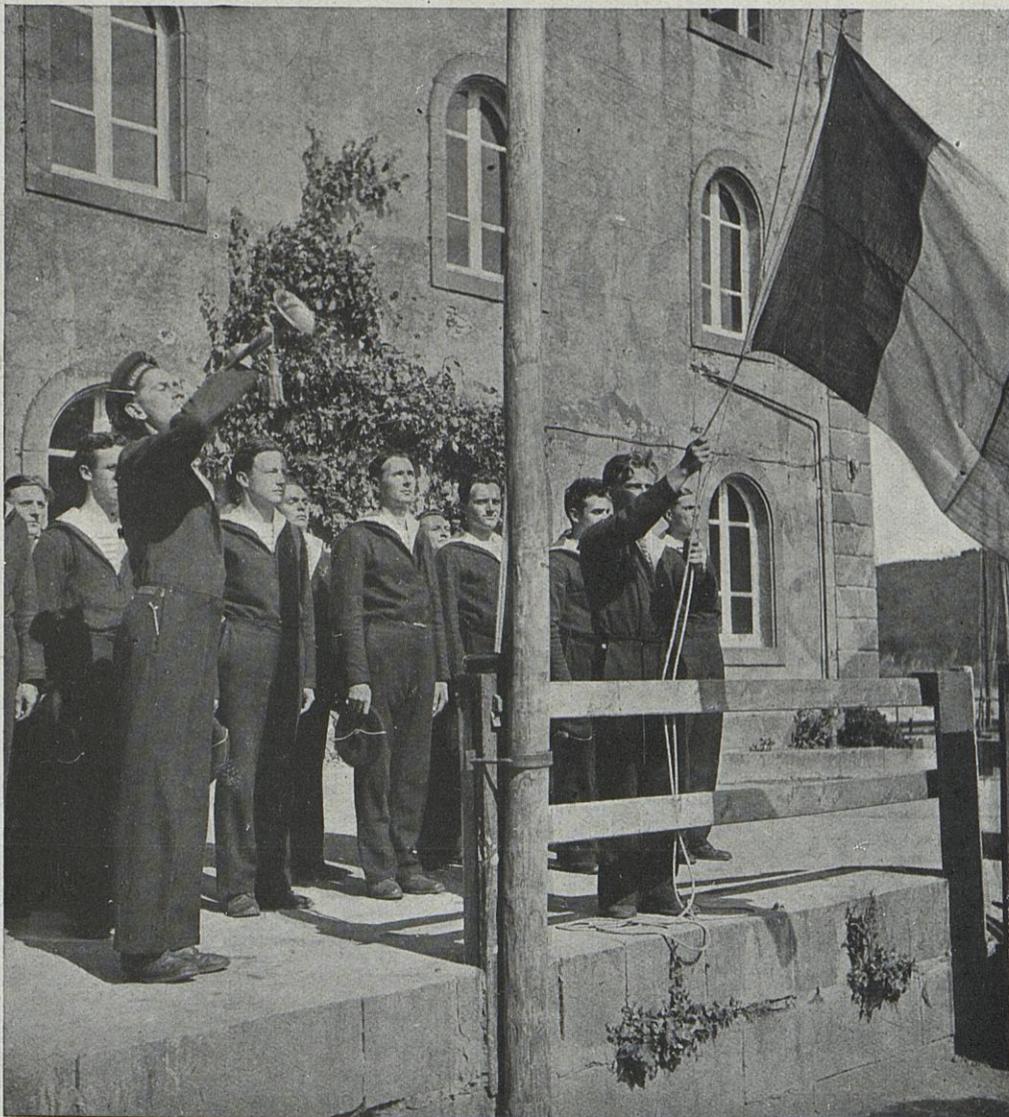
« Un mètre trente de haut ! Dire qu'il nous faut absorber tout cela !... se plaint un grand gars qui feint, d'un geste désespéré, de s'arracher les cheveux ! » Mais en somme le moral est au zénith, et rien n'est plus joyeux que cette centaine d'étudiants de la mer.

Il faut les voir le samedi soir en vêtements de sortie : blouson bleu, col marin, « Bachi » à pompon rouge. Ils longent à grands pas dégingandés la petite digue bordée de sapins. Ils se croient sur une passerelle et descendent « à terre » !

Malheureusement il suffit d'un zéro en calcul nautique ou de notes insuffisantes en Scott (signaux lumineux) pour être privé de permission. Il est traditionnel de dire que le consigné descend à terre « avec une longue vue » !... Il n'est pas très à plaindre : il garde la liberté de circuler en canot sur le lac, de se baigner et Azimut fidèlement lui tient compagnie.

Hélène KERNEL.

(Reportage photographique Henri FRÉCHOU).



JOUR DE SORTIE « A TERRE » : EN ROUTE POUR LOGONNA, LANDERNEAU OU QUIMPER. ... ET AINSI S'INSTRUIT, A L'OMBRE DES TROIS COULEURS, UNE NOUVELLE GÉNÉRATION DE MARINS.

RECHERCHE DU BONHEUR

Le bonheur est une idée neuve en Europe ! », s'écriait, il y a environ cent cinquante ans, Saint-Just, le bel et froid archange de la liberté. C'était, en effet, c'est encore une idée neuve. Le monde antique pliait sous l'ombre énorme de la Fatalité, dont l'aveugle puissance écrasait peuples et rois. Sur les ailes et par la voix du génie eschyléen, le récit de leurs misères est arrivé jusqu'à nous. Le monde féodal, savamment hiérarchisé, compartimenté, laisse peu de place au développement personnel de l'individu et, proposant aux hommes les gloires et les joies de la vie future, porte au mépris des satisfactions terrestres. Seuls, quelques tempéraments exceptionnels, saints ou troubadours — François d'Assise ou Geoffroy Rudel — parviennent à une sorte de merveilleuse angosse qui peut ressembler à une forme de bonheur.

Descartes vint, mettant l'ordre au chaos des idées, affirmant l'existence personnelle de l'homme par sa pensée. Profondément humain, intégré à la vie, ce méditatif peu amer écrivait : « Il n'y a aucune chose qui puisse entièrement nous ôter le moyen de nous rendre heureux. »

Jean-Jacques Rousseau, le génial malade qui — curieux paradoxe — inventa le bonheur fut, dans son âme, comme dans sa chair, le plus inquiet, le plus torturé des êtres. L'optimiste, qui déclarait croire à la bonté innée de son semblable et faisait de la société l'unique corruptrice de l'homme, était, en son privé, triste et méfiant compagnon.

La formule du bonheur, selon Jean-Jacques, chacun la connaît : c'est le retour à la nature : une maison champêtre aux volets verts, suspendue au flanc d'une colline ombreuse... Non loin, dans les prés, brouillent des troupeaux paisibles... Une silhouette féminine, au soir venu, s'attarde au clavecin ou se penche sur la harpe, tandis que de beaux enfants sont endormis... C'est, dans *la Nouvelle Héloïse*, la maison de Wolmar et de Julie, où Rousseau poursuit et fixe son regret de l'exquis paysage des Charmettes et de la complaisante et tendre Madame de Warens. Bientôt, tout le monde rêve d'avoir ainsi sa chaumière. Celle de la Reine de France, où des moutons trop blancs s'enrubannent de bleu, où les bergères ont sabots de mousseline et houlettes de soie, s'appelle Trianon ; la belle-sœur de Marie-Antoinette, la comtesse de Provence, a aussi la sienne à Montreuil, où elle reçoit le lait dans des jattes de cristal.

Les gens du Tiers-Etat sont, certes, les plus émus par l'évocation du philosophe : « Je sens le besoin d'être heureuse d'une façon plus qu'ordinaire », écrit à une amie d'enfance la fille d'un graveur du quai des Orfèvres, qui deviendra Manon Roland, ardente et courageuse républicaine que Michelet appelle : « la Merveille de la Révolution ». On voit, peu après, apparaître dans ses lettres, longuement caressée comme un songe agréable, une esquisse champêtre à la Jean-Jacques. Plus fortunée que tant d'autres, elle possédera quelques années, en Beaujolais, cet asile idéal, et y jouera à la fermière d'une façon des plus réalistes. Le pauvre Brissot, toujours dénué de chance et d'argent, en rêvera sans l'atteindre, et beaucoup seront comme lui. Fervent disciple du Genevois, l'Incorruptible lui-même y a probablement songé en quelque heure de lassitude, mais c'est lui, c'est Saint-Just, non moins farouche admirateur de Jean-Jacques qui ont, les premiers, fait entrer la notion du bonheur dans la vie publique. Saint-Just, par le mot cité plus haut, et Robespierre par l'essai de politique sociale qui, coalisant contre lui les tièdes, les « nouveaux indulgents » et les « pourris » devaient être une des causes de sa chute au 9 thermidor.

« Que l'Europe apprenne — avait dit Saint-Just à la Convention au nom du Comité de Salut Public, le 13 ventôse, an II (3 mars 1794) — que vous ne voulez plus ni un malheureux, ni un oppresseur sur le territoire français ; que cet exemple fructifie sur la terre, qu'il lui propose l'amour et le bonheur ! Le bonheur est une idée neuve en Europe. »

Quelques jours avant, Robespierre, exposant le 17 pluviôse ses « principes de morale politique », déclarait : « Nous voulons un ordre de choses où toutes les passions basses et cruelles soient enchaînées, toutes les passions bienfaisantes et généreuses éveillées par

les lois, où l'ambition soit le désir de servir la patrie et de mériter la gloire, où les distinctions ne naissent que de l'égalité même, où le citoyen soit soumis au magistrat, le magistrat au peuple, et le peuple à la justice, où la patrie assure le bien-être de chaque individu, et où chaque individu jouisse avec orgueil de la prospérité et de la gloire de la patrie. »

Dans les phrases cadencées de ce discours, Anatole France se plaisait à retrouver l'écho d'argent et de cristal des sortilèges raciniens : il semble que les hommes d'Etat pourraient peut-être, encore aujourd'hui, y recueillir, en outre, plus d'une inspiration.

Le bonheur — si tant est qu'il soit possible de le définir après beaucoup d'autres — semble n'être, chez l'individu, qu'un moment d'équilibre parfait entre les besoins du corps et les aspirations de l'âme. Le XVIII^e siècle pouvait le réduire à une poursuite individuelle et le borner aux limites d'une maisonnette et d'un enclos. Mais notre époque d'airain nous force à vouloir davantage, non par fantaisie ou par système, mais sous la pression brutale de la nécessité. Les conflits qui se sont succédé depuis cent cinquante ans, presque sans interruption, notamment les deux dernières guerres, nous ont imposé quelques notions neuves ignorées des ancêtres :

1^o Les conquêtes de l'électricité, de l'avion, de la radio ont réduit dans des proportions considérables les dimensions du monde moderne.

2^o L'Amérique, qui venait de lancer vers l'Europe, à la fois comme un appel et comme un défi, la déclaration de l'Indépendance dont devait s'inspirer, pour partir, notre Révolution, n'était encore qu'une puissance au berceau. Enmîtouffée dans ses brouillards, et sous ses neiges, l'énorme Russie dormait d'un lourd sommeil coupé de brusques et rares sursauts.

Enfin, les cuisantes leçons des ruines économiques n'avaient pas encore appris au monde que la solidarité n'est pas seulement le nom d'un système philosophique, et qu'à certaines heures le couturier de la rue de la Paix, le broker londonien du Stock-Exchange et le banquier de Wall-Street à New-York, peuvent voir soudain leurs destins liés à ceux d'un pauvre coolie de Canton poussant son richshaw dans les rues boueuses, ou d'un travailleur tchécoslovaque de l'usine Skoda, ou d'un moujik de l'Ukraine. En réalité, comme notre République, à l'époque héroïque, le bonheur est indivisible. Il n'est plus seulement un sentiment individuel, l'égoïste étincelle jalousement entretenue doit gagner, se répandre en immense incendie. Le bonheur tend à devenir un état collectif. C'est là tout le problème social de notre temps. Il est impossible à résoudre à domicile entre nous, selon des « recettes-maison ». A demeurer confinées dans les frontières d'un seul Etat, les réformes les plus hardies risqueraient d'être inopérantes. La solution est d'ordre international. Le cultivateur peut détruire, en vain, chez lui mulots, ronces et mauvaises herbes : si son voisin reste négligent, la broussaille et les rats envahiront vite de nouveau l'enclos amoureusement travaillé. A quoi, par exemple, nous servira-t-il d'avoir chassé de chez nous les oligarchies, si c'est pour les retrouver, plus puissantes encore sur les autres marchés du monde ?

Le bonheur veut un seul climat : la paix morale, intérieure, sociale, internationale, il ne peut s'épanouir sans la confiance et l'amour. Ils sont depuis si longtemps, sur la longue route des siècles, à la poursuite de la chimérique colombe qui, le rameau d'olivier au bec, jaillissant de l'Arche, leur avait apporté une promesse de paix. Ils l'ont entrevue quelquefois au sortir d'un désert aride, parmi la brève fraîcheur d'une oasis, se balançant à l'abri d'un palmier, ou lissant doucement ses plumes dans un rayon de soleil au sommet d'une colline, ou à la pointe argentée d'un savant et luxueux édifice. Mais, toujours, elle repartait d'un vol rapide au moment où l'homme s'apprêtait à la saisir. Les Amphictyons de Delphes ont cru l'appivoiser, qui s'efforçaient d'arbitrer les conflits des différents peuples de la péninsule grecque. En vain, l'oiseau fuyait toujours. Henri IV et Sully, ni fous, ni visionnaires, ont tenté de l'emprisonner dans leur « grand dessein » qui n'était autre chose qu'un projet d'unification de l'Europe sous la

forme d'une « République Chrétienne ». Au XVIII^e siècle, l'abbé de Saint-Pierre, sans souci du ridicule, avait tressé des filets compliqués pour y enfermer une paix que, dans son ambition, il voulait perpétuelle. Dans le climat de son temps, son projet, pas plus sot qu'un autre, ne pouvait aboutir. La colombe évita ses rets, de même qu'elle se garda d'aller, à la même époque, s'engluer les pattes aux pièges de Kant, de Königsberg, qui, ne pouvant prévoir Hitler, espérait pacifier l'Europe par la coopération des gouvernements.

Déjà, dans un passé récent, les hommes avaient accroché leurs espérances à l'étoile de la Société des Nations, qui, par éclipses, brillait dans le ciel de Genève. On sait comment elle s'éteignit dans le bouleversement cosmique de la guerre et des dictatures. Elle a cependant laissé des traces durables et son rayonnement. Plus d'un, dans le monde entier, se répète aujourd'hui comme un credo, la phrase du président Edouard Herriot : « Il n'y a pas de revendication, disait-il un jour, qui vaille la mort d'un homme ». Déjà piétinés, meurtris, dans la mêlée et l'horreur des combats, les hommes découragés, déçus, ont accueilli avec soulagement la Charte de l'Atlantique, proclamant l'Egalité, la Liberté et l'Union des Nations. Plus tard, ils ont suivi avec un candide intérêt la conférence de Dumbarton Oaks, où s'ébaucha l'organe d'un système de sécurité internationale. Ils attendent maintenant, non sans inquiétude, les moyens de préparer, créer, consolider une longue paix, non plus une trêve précaire, dépendant d'équilibres de force passagers, où des groupes armés se regardent en souriant, la main sur la crosse de leurs automatiques, mais d'un accord de compréhension et de fraternité imposé par une cohésion générale et sincère de tous les peuples de bonne volonté, et dont la force irrésistible ne pourra s'exercer que contre les violateurs de la loi internationale.

Ainsi, nos contemporains n'ont-ils, peut-être, jamais été plus près d'atteindre — ombre vaine, fantôme insaisissable et charmant — ce bonheur que leurs prédécesseurs poursuivaient de leurs vœux. Peut-être aurions-nous du mal à nous contenter, aujourd'hui, du retour à la nature, de la chaumière de Rousseau et de l'idéal ascétique de Robespierre et Saint-Just. Avions, autos, cinémas, nous proposons des divertissements plus artificiels. Cela ne prouve pas que nous soyons plus sages, mais nous n'y pouvons guère.

La paix, condition première du bonheur, est-elle proche ? Trop de faits, petits et grands, montrent qu'il n'en est rien et que nous n'aurons pas trop d'un vouloir tenace, d'une prudence persévérante et quotidienne pour y parvenir. Que quelqu'un, haussant l'épaule, n'aille pas s'écrier que cela ne le regarde pas. La paix, c'est l'affaire de tous, du plus humble au plus puissant. Elle est, d'abord, un état d'âme avant d'être un fait. Il ne suffit même pas, hélas ! de la vouloir, il faut la mériter, par un effort constant de compréhension, de concorde et d'union. Elle est — la paix — susceptible, capricieuse, fragile, et ce n'est pas pour rien que les Grecs, experts en symboles, la faisaient naître de Zeus, le principe divin, et de la déesse de la Justice. C'était vouloir qu'elle soit équitable et sage.

Mais n'est-il pas à craindre, si chacun de nous n'y veille jalousement, qu'elle soit étouffée, cette jeune paix, dans un traquenard, par tous les tièdes, les inquiets, les pourris de l'Univers, coalisés, comme ils le furent, un jour trop chaud de Thermidor, pour étrangler la voix de Robespierre. Ils arracheront de ses mains la tremblante colombe et briseront l'argent frêle de l'olivier.

Le plus grand altruiste de notre temps : le président Roosevelt, écrivait, quelques heures avant de mourir : « Nous devons poursuivre notre tâche et faire tout ce qui est en notre pouvoir pour vaincre le doute, l'ignorance, la crainte et l'avidité qui ont rendu cette horreur (la guerre) possible. »

Tous entendront — souhaitons-le — le mot d'ordre posthume d'un des rares hommes grâce auxquels peut-être, un jour, le bonheur, qui n'est encore qu'une espérance, pourra devenir un droit.

JEAN FRANÇOIS-PRIMO.

TRIBUNE LIBRE D'UNE FRANCE LIBRE

LES NOUVEAUX HORIZONS DE LA DIPLOMATIE FRANÇAISE

par André PIRONNEAU

JAMAIS, au cours de son histoire, la France ne s'est trouvée, comme aujourd'hui, en face d'une conjoncture internationale qui l'oblige non seulement à réviser, mais à « repenser » toutes les données de sa politique extérieure.

Avec la disparition de l'Allemagne comme grande puissance, c'est l'image d'une Europe modelée par un millénaire qui s'évanouit. Le continent de demain ne ressemblera en rien à celui d'hier. Le réseau des lignes de force sera entièrement différent : le centre de l'Europe, occupé par le monde germanique, naguère foyer de dynamisme et d'entreprises hégémoniques, devient une zone neutre. C'est à sa périphérie que se joue désormais le destin du vieux monde.

Autre révolution : l'avènement de super-puissances, comme les Etats-Unis et la Russie, qui, par leur population et leur potentiel industriel, surclassent les nations regardées jusqu'ici comme les principaux arbitres de la vie internationale.

Si la carte politique du monde a changé de dimensions et de caractère, les atouts traditionnels de la France sont, hélas ! aujourd'hui, sans valeur.

Notre prestige militaire a subi une éclipse. Eclipse passagère, mais que nous nous entendons charitablement rappeler aux heures décisives où tous les poids seront jetés dans la balance.

Du Congrès de Vienne aux traités de 1919-1920, notre diplomatie a fait siennes la cause des petites nations. Or le principe des nationalités a triomphé à la suite de l'autre guerre ; ce n'est plus un idéal mais une expérience acquise. Et les « petites nations » qui se solidarisaient avec nous, qui sont surtout celles de l'Europe orientale, ont trouvé une autre puissance étayante.

Dans ces conditions, la révision de nos objectifs de politique extérieure devient affaire d'imagination plutôt que d'expérience, de hardiesse plutôt que de précédents. Elle dépend moins des leçons du passé que d'une clairvoyante évaluation des forces qui composeront le monde de demain.

Il suffit de poser le problème sous cet angle pour se convaincre de l'impérieuse nécessité d'une collaboration étroite et constante, sur un pied d'égalité, avec les puissances anglo-saxonnes.

Soumise à une perpétuelle menace allemande, la France était naguère obligée de partager ses forces, de concilier les exigences de sa sécurité continentale avec sa vocation maritime et sa mission impériale.

Désormais elle peut tendre tous ses efforts dans la direction de la mer et de l'empire. Sa politique méditerranéenne est elle-même libérée par le déclassement de l'Italie de son rang de grande puissance.

Mais sur toutes les routes du monde nous rencontrons l'Angleterre. Nous n'avons d'autre alternative que d'être sa rivale ou son associée.

Laissons de côté la nécessité — pourtant réelle — de mesurer nos ambitions à nos moyens. Ceux-ci ne sont plus ce qu'ils furent dans le passé. Mais la France garde un avantage qu'aucune épreuve, aucune trahison du sort ne saurait dévaluer. C'est sa position géographique. Elle suffira toujours à lui assurer le respect et les égards d'une Grande-Bretagne que son insularité ne protège plus, depuis que la guerre se décide dans les airs.

Faut-il s'en tenir là ?

Au lendemain de l'autre guerre, l'alliance franco-anglaise autorisait tous les espoirs. La paix n'eût jamais été mise en cause si les deux peuples étaient restés unis et avaient sacrifié au même idéal leurs convenances particulières. Pour avoir voulu suivre deux routes distinctes ils n'en ont pas moins abouti à la même catastrophe. Si nous ne tirons pas aujourd'hui de cette erreur

la leçon qu'elle comporte, c'est à désespérer de la sagesse des gouvernements et de la mémoire des peuples.

Nous ne voyons l'avenir que sous la forme d'une entente sans arrière-pensée avec l'Angleterre.

Ce que l'on peut dire, c'est que l'accord le plus général et le plus clairvoyant, celui qui couvrirait tous les risques imaginables de conflit ou de friction, serait sans valeur s'il n'était relayé par un effort de compréhension psychologique.

Nous avons tendance à douter du désintéressement de l'Angleterre parce que ce désintéressement ne se révèle — et avec une grandeur qui atteint alors au sublime — que dans les moments de crise.

La vérité est que les deux pays visent aux mêmes fins par des méthodes qui s'opposent. Pays de droit coutumier, l'Angleterre ne connaît pas les procédures empiriques. Elle règle ses difficultés cas par cas, sans crainte de se déjuger, et assure la permanence de ses positions par des moyens d'une extrême mobilité. La France s'attache aux principes. Elle en poursuit l'application avec une logique dont la raideur indispose souvent nos voisins. Ce sont là deux « climats » de la vie internationale dont il est vain de discuter la qualité. Aussi faut-il mettre dans les rapports franco-anglais plus de psychologie que de politique. Ces rapports ne sauraient se développer profitablement que dans une atmosphère de cordialité, de bonne humeur et de franche discussion. Le *fair play* n'exclut ni les résistances justifiées, ni les désaccords passagers. Mais il ne laisse à celui qui a le dessous ni découragement ni aigreur.

L'Amérique doit être notre second point d'appui dans le monde. Ici encore l'esprit de compréhension doit faire l'économie des controverses stériles. Nos relations avec le Nouveau Monde seront surtout dominées par des problèmes économiques. Pour être traduisibles en chiffres, ces problèmes n'en pénètrent pas moins tous les aspects de la vie internationale. Il nous faudra discuter de pied ferme. Mais la grande démocratie américaine joue cartes sur table. Elle est moins liée que nous par la tradition, moins accessible aussi aux réflexes émotifs ou sentimentaux. Elle ne s'en inspire pas moins de notions morales qu'on n'invoque jamais en vain.

La faiblesse de notre diplomatie, au seuil de cette nouvelle ère de l'histoire du monde, c'est qu'elle a modelé ses traditions sur la pratique des affaires européennes. Elle doit s'assigner maintenant des horizons tout différents. Le mot « réalisme », dont on a tant abusé, vient ici naturellement à l'esprit. Nous serons désormais aux prises avec de plus puissants que nous. Il faut en prendre son parti : les considérations de préséance, l'obsession de l'équilibre des forces n'auront plus, dans notre comportement international, la place qu'elles occupaient autrefois. On doit se mettre en face de cette évidence, ne pas ruser avec elle, mais n'y pas voir non plus un handicap pour notre liberté d'action.

La collaboration de la France avec les peuples anglo-saxons doit en effet être une des caractéristiques de la nouvelle conjoncture internationale. Aucune entente ne porte en elle plus de garanties de paix.

Reste notre politique continentale.

Le problème allemand, qui fut longtemps notre cauchemar, se réduit à des termes assez simples si l'harmonie se maintient entre les puissances victorieuses. Pour nous, il représente une participation vigilante à toutes les mesures propres à empêcher le Reich de se refaire une force militaire. L'Histoire n'offre pas de précédent d'un effondrement aussi total terminant une aventure hégémonique.

Au delà de l'Allemagne s'étend, du Balkan à la Baltique, un monde bigarré avec lequel, de tout temps, la

France a entretenu des liens de solidarité politique ou spirituelle. A la Pologne nous attache la tradition à la fois catholique et libérale qu'évoquent les noms de Lacordaire et de Quinet. A la Bohême, un culte commun des idées démocratiques. A la Hongrie, des réminiscences chevaleresques et un patrimoine de civilisation médiévale hérité des Cisterciens. A la Serbie, un appui politique ininterrompu et les souvenirs épiques du front de Salonique.

Il est malheureusement exact que, depuis l'autre guerre, le capital de prestige dont nous disposions auprès de ces peuples s'est passablement dévalorisé. Le déséquilibre des forces en Europe orientale nous a amenés à mettre nos affinités spirituelles au service d'intérêts économiques ou militaires, à faire une politique de « dette ottomane » ou de « deuxième bureau » là où nous n'avions jusqu'alors montré que le visage du désintéressement.

Désormais, une puissance étayante, la Russie, assume, dans ce secteur du continent, la responsabilité de la paix.

Dégagée ainsi de toute spéculation d'ordre politique, notre influence doit retrouver dans ces pays l'allure de sérénité qu'elle avait au temps où la France était la protectrice des faibles et l'éducatrice des élites.

Mais le remembrement de l'Europe orientale à la suite de la victoire russe nous offre des perspectives plus ambitieuses.

La France est désormais la seule grande puissance continentale qui soit exclusivement européenne. Il lui appartient, de ce fait, de participer au premier rang, non plus à un équilibre — désormais assuré — mais à un ordre européen auquel elle peut apporter l'appoint de son expérience et de son rayonnement spirituel.

Nous ne croyons pas que son rôle soit de servir d'intermédiaire entre la Russie et le monde anglo-saxon dans les problèmes politiques. Outre que c'est là une mission peu enviable, les temps ne sont plus à ce genre d'entremises : les chefs d'Etat confèrent directement entre eux et n'ont que faire des bons offices d'une tierce puissance, le plus souvent intéressée aux problèmes qu'ils débattent.

Mais la France peut travailler au rapprochement spirituel du monde slave et de l'Occident. L'effacement de l'Allemagne met au contact deux civilisations — la civilisation romane et la civilisation slave — qui passaient pour les antipodes de la spiritualité européenne. Aucun pays n'a plus d'attaches que le nôtre dans les pays slaves. Ses visées, d'ordre sentimental ou intellectuel, ne sauraient éveiller les susceptibilités de la Russie, avec laquelle nous entendons d'ailleurs entretenir des rapports de confiance et d'amitié.

L'Eglise catholique s'efforce de regrouper les *membra disjecta* de la communauté chrétienne désunie par le schisme oriental.

Pourquoi la France ne chercherait-elle pas, sur un plan de solidarité spirituelle, sans visée hiérarchique ni intransigence de doctrine, la formule d'une synthèse des civilisations européennes, avec la liberté pour base et la paix pour objectif ?

La culture française et les cultures slaves ont, à des paliers différents, un trait commun : ce sont des cultures ouvertes qui ne tendent ni à dissimuler ni à dénationaliser les cultures indigènes. Leur interpénétration peut donner naissance à cette « société européenne des esprits » que toutes les élites du continent appellent de leurs vœux.

Avec cette double mission, l'une temporelle, axée sur les démocraties occidentales, l'autre morale, orientée vers l'unité spirituelle de l'Europe, la France ne réaliserait-elle pas cette politique de grandeur dont le général de Gaulle nous montre la voie ?

COMMENT LA FRANCE SERA APPELÉE A CHOISIR SES NOUVELLES INSTITUTIONS

I. — 23 septembre : Elections cantonales.
(Conseillers généraux et conseillers d'arrondissement.)
30 septembre : Scrutins de ballottage.

II. — Au plus tard le 14 octobre : Elections au suffrage universel d'une Assemblée (mode de scrutin non encore défini).

REFERENDUM

Parallèlement, le Corps électoral sera appelé, sous la forme d'un REFERENDUM, à répondre aux deux questions suivantes :

1^{re} question — Estimez-vous que l'Assemblée élue par la nation doit être constituante ?

2^e question — Si la nation donne à cette Assemblée le mandat constituant, approuvez-vous, dans ce cas, le projet de loi fixant le fonctionnement des pouvoirs publics jusqu'à la mise en vigueur de la Constitution ?

TROIS HYPOTHÈSES

A — Le pays répond OUI aux deux questions.

Les élus forment alors l'Assemblée constituante unique et ses pouvoirs sont réglés par le projet de loi présenté par le Gouvernement.

Dans ce cas, l'Assemblée ainsi désignée par le suffrage universel élit le Président du Gouvernement provisoire, lequel choisit ses ministres responsables seulement devant lui. Le Gouvernement n'est pas responsable devant l'Assemblée constituante.

Rôle de l'Assemblée : Elle examine les textes que lui soumet pour avis le Gouvernement. Elle se prononce également sur les projets de nature à modifier la structure économique et sociale du pays.

Elle vote le budget sans qu'il lui soit possible d'engager des dépenses.

Elle ratifie les traités qui lui sont obligatoirement soumis.

Durant les sept mois de son mandat l'Assemblée élabore la nouvelle Constitution, laquelle, sitôt établie, sera soumise à l'approbation du pays par voie de referendum.

Au cas où le projet constitutionnel présenté au suffrage serait repoussé, il serait procédé à l'élection d'une nouvelle Assemblée constituante.

B — Le pays répond OUI à la première question et NON à la seconde.

L'Assemblée élue aura dans ce cas tous les pouvoirs. Elle sera souveraine quant au pouvoir législatif, et l'exécutif lui sera subordonné. Elle décidera des nouvelles institutions qu'elle entendra donner à la nation.

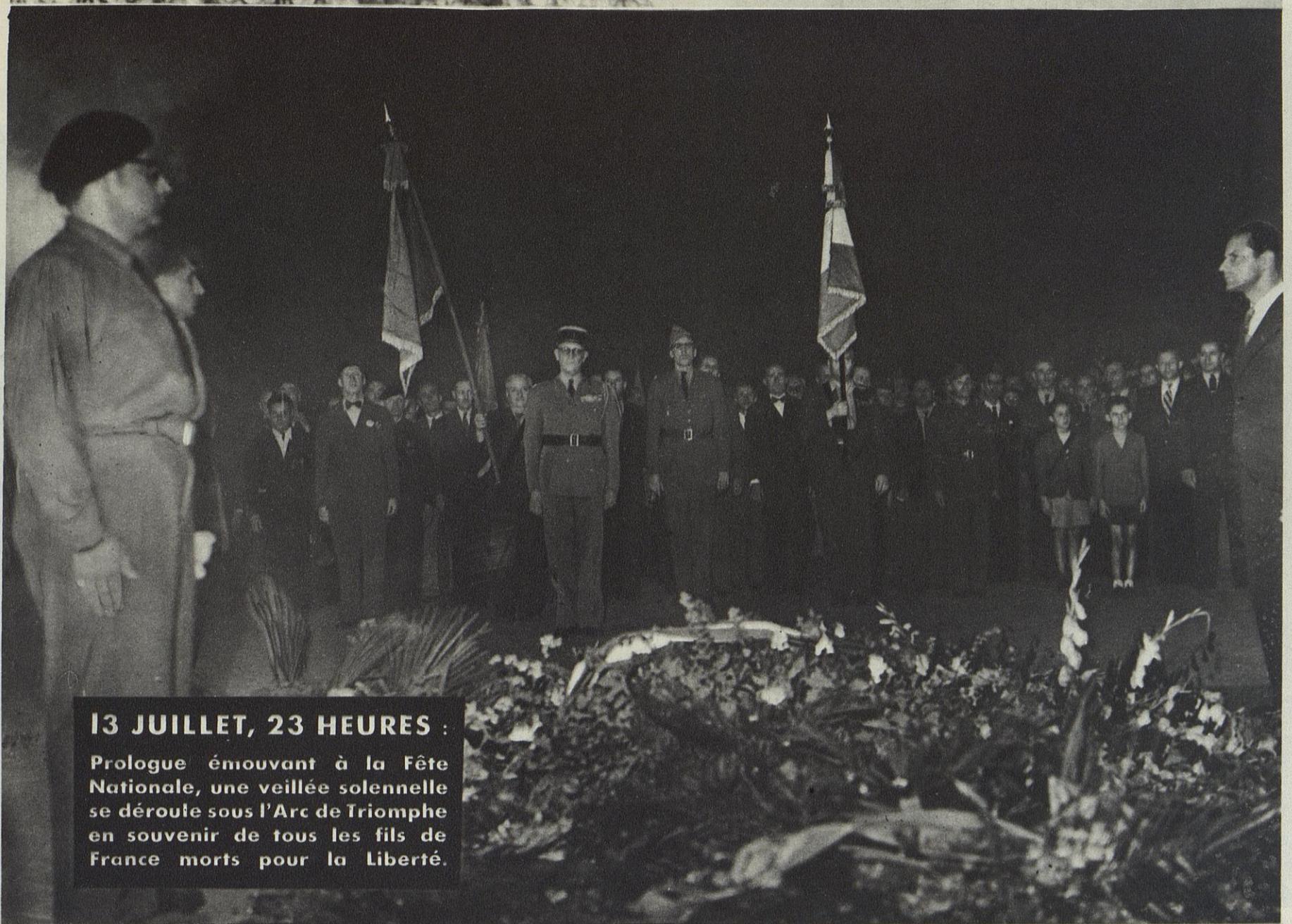
C — Le pays répond NON aux deux questions.

L'Assemblée ne sera pas constituante.

Les élus deviennent membres de la Chambre des députés. Il est alors procédé à l'élection d'un Sénat selon les modalités de la Constitution de 1875, les conseillers généraux et les conseillers d'arrondissement ayant été désignés par les scrutins des 23 et 30 septembre.

Des élections municipales devront avoir lieu à nouveau, celles du 28 avril 1945 n'ayant qu'un caractère provisoire.

Les deux Chambres réunies alors en Assemblée nationale sont appelées à réviser — éventuellement — la Constitution de 1875.



13 JUILLET, 23 HEURES :

Prologue émouvant à la Fête Nationale, une veillée solennelle se déroule sous l'Arc de Triomphe en souvenir de tous les fils de France morts pour la Liberté.



14 JUILLET DE VICTOIRE

Le peuple a retrouvé la joie ; c'est la première impression que j'ai éprouvée en entrant dans cette foule immense. C'est elle qui me pénétrait lorsque je me laissais porter de l'Arc de Triomphe à la Bastille.

La joie du peuple de Paris en ces fêtes du 14 juillet 1945 était pure : les difficultés ne sont pas surmontées, le ravitaillement reste difficile, mais on sentait que quelque chose de définitif était arrivé : la liberté reconquise, la patrie libérée, la victoire « qui a ouvert ses barrières ». La liberté, la libération, la victoire...

Même à l'Arc de Triomphe, pendant la « veillée des morts », durant des cérémonies qui eussent gagné à être plus simples peut-être, ce peuple, de temps à autre, laissait éclater son bonheur. Sacrilège ? Non. Chacun de nous a un parent ou un ami mort en combattant dans la bataille, la résistance ou la captivité... Mais je crois profondément à la grande vertu de cette parole d'enfant interrogeant une maman en deuil : « Dis, maman, pourquoi sont-ils morts ? » Et la mère de répondre : « Pour que nous puissions vivre heureux ! »

À la Bastille et dans les avenues qui y conduisent, cette marée humaine qui aurait pu briser tous les barrages et qui pourtant restait disciplinée dans sa puissance... probablement parce qu'elle était chez elle et qu'elle avait la certitude non d'être invitée, mais, au contraire, d'être « puissance invitante ». C'est elle qui recevait les officiels chez elle, dans cette place où ses ancêtres avaient créé un monde nouveau, et hospitalité oblige.

Oui, je sais, les Parisiens ont toujours aimé les revues et les musiques militaires, et les fifres et les tambours, et les beaux défilés. Et il y eut, en ce 14 juillet, beaucoup de musique, un très beau défilé auquel participèrent des détachements alliés qui eurent leur belle part de bravos. Ce fut une belle revue. Mais les réactions des spectateurs étaient encore plus belles. L'armée qui défilait n'était pas un bel instrument que l'on admire de loin ; cette foule reconnaissait les unités une à une, elle nommait les chefs sitôt qu'elle les apercevait : « Tiens, voilà de Lattre, et voilà Kœnig, et de Montsabert, tu vois, celui qui a les cheveux blancs... » et de regretter l'absence de Leclerc en mission à Prague.

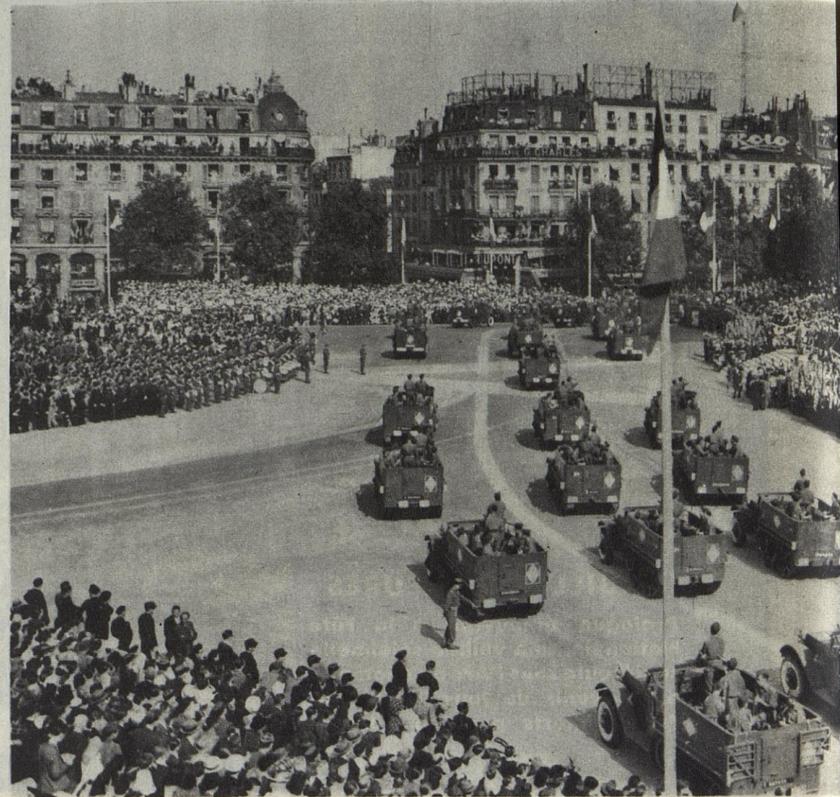
Pourquoi cette communion du peuple et de l'armée ? Pourquoi ces applaudissements lorsque le « Premier résistant » accrochait les médailles sur les poitrines des héros des batailles et des héros de l'intérieur ? C'est sans doute parce que la France n'a pas voulu s'identifier avec l'armée de la défaite, tandis qu'elle s'identifie pleinement avec ceux qui ont apporté la victoire — avec les soldats qui sont à Berlin ou dans le Tyrol, avec les chefs qui les y ont conduits.

Le peuple a-t-il, au moment où elles se produisent, conscience des « Journées historiques » ? Qui sait ? Il semble pourtant qu'il en avait le sentiment sourd : « On s'en souviendra de ce 14 juillet ! » Combien de fois, à l'Arc de Triomphe, à la Bastille, durant le défilé populaire de l'après-midi, dans les bals de carrefours, ne l'ai-je pas entendu dire... Oui, qu'on s'en souviendra et qu'il soit le signe du renouveau.





14 JUILLET, 10 HEURES : PARIS ACCLAME

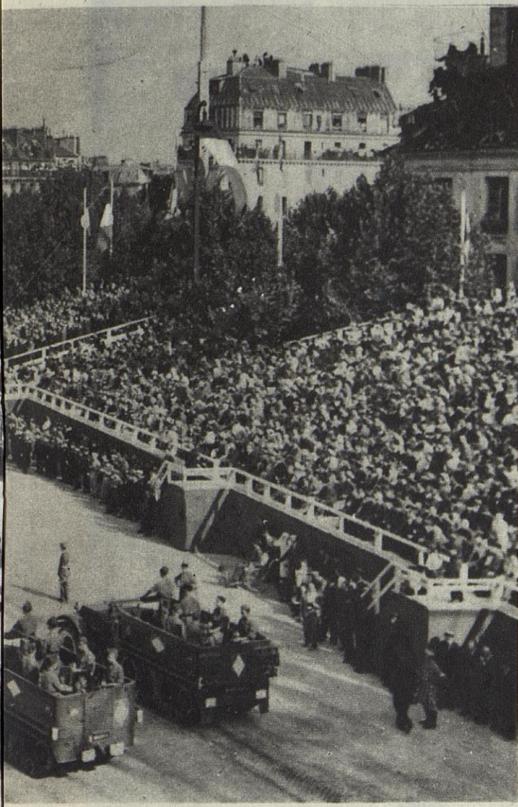


OUVERT PAR LE GENERAL DE LATTRE DE TASSIGNY, LE DEFILE, QUI DURA DEUX HEURES, FUT UNE MAGNIFIQUE



SUR TOUT LE PARCOURS, DE LA PORTE DE VINCENNES A LA PLACE DE LA REPUBLIQUE, UNE FOULE IMMENSE, ENTHOU

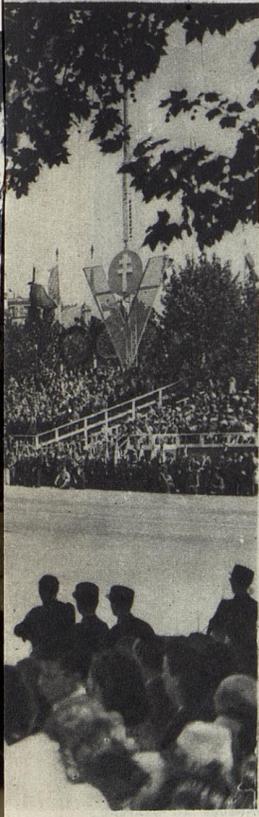
NOTRE VAILLANTE ARMÉE



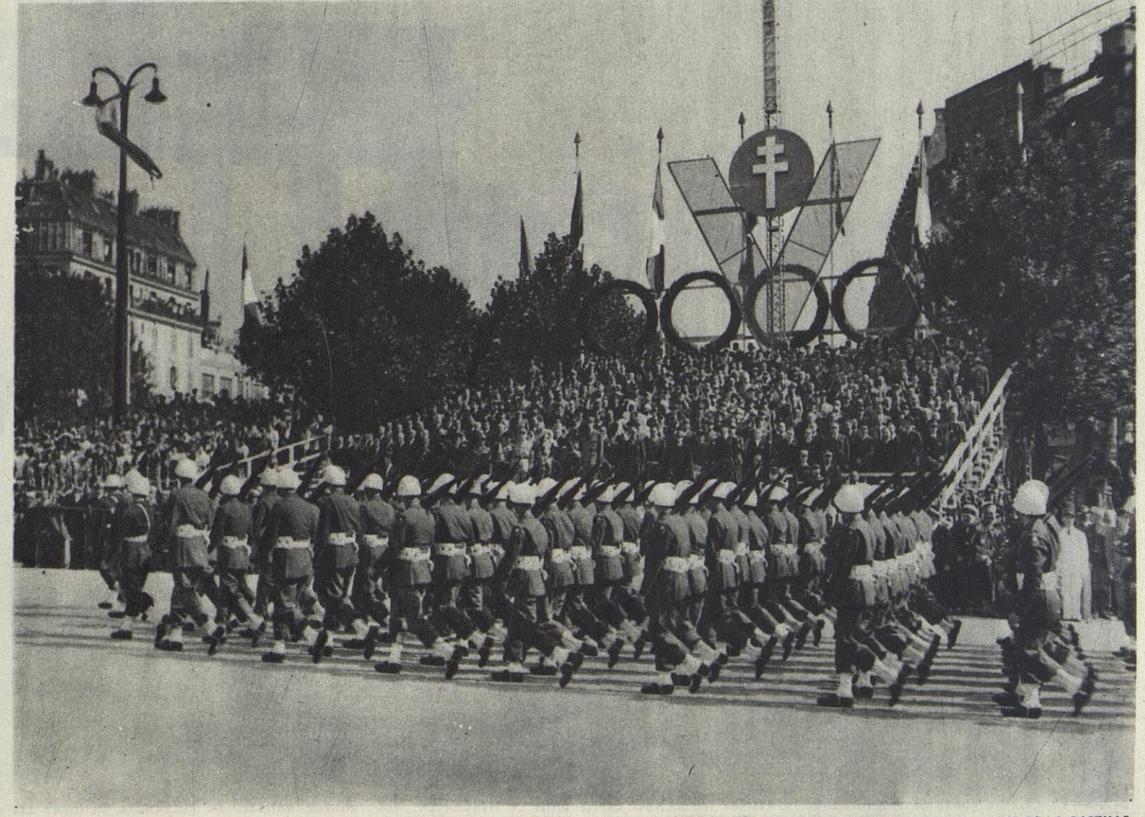
UNE EBLOUISSANTE PARADE DE NOTRE JEUNE ET VICTORIEUSE ARMÉE.



LA TRIBUNE OFFICIELLE. LE GENERAL DE GAULLE, CHEF DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE, ET, A SA DROITE, LE BEY DE TUNIS.



SIASTE, ACCLAMA NOS SOLDATS...



...ET AUSSI NOS VAILLANTS ALLIES : ANGLAIS, CANADIENS, BELGES, AMERICAINS. VOICI LE PASSAGE DE CES DERNIERS DEVANT LA TRIBUNE, PLACE DE LA BASTILLE.

C'EST PLACE DE LA BASTILLE QUE SE DEROULA LE DEFILE DU 14 JUILLET 1945.



A l'heure où Paris acclamait notre vaillante armée, une autre cérémonie militaire française se déroulait, mais celle-ci à Berlin. Dans la capitale allemande vaincue, nos soldats victorieux célébraient, en effet, le 14 juillet en grande solennité, drapeau et musique en tête, en présence du général de Beauchesne. Les Français n'avaient pas défilé à Berlin depuis 1813.

14 JUILLET, 11 HEURES : A BERLIN AUSSI, NOS SOLDATS DÉFILENT...



DEVANT LA CÉLÈBRE PORTE DE BRANDEBOURG, APRÈS UN IMPECCABLE DÉFILE DANS LE TIERGARTEN, NOS TROUPES, RANGEES EN RECTANGLE, RENDENT LES HONNEURS AU DRAPEAU..



EN UN IMMENSE CORTEGE, DE LA CONCORDE A LA BASTILLE, LE PEUPLE DE PARIS, REpondANT A L'APPEL DU C.N.R., CELEBRA LA FIN DES ETATS GENERAUX DE LA RENAISSANCE FRANÇAISE
14 JUILLET, 14 HEURES : PARIS AFFIRME SA FOI RÉPUBLICAINE



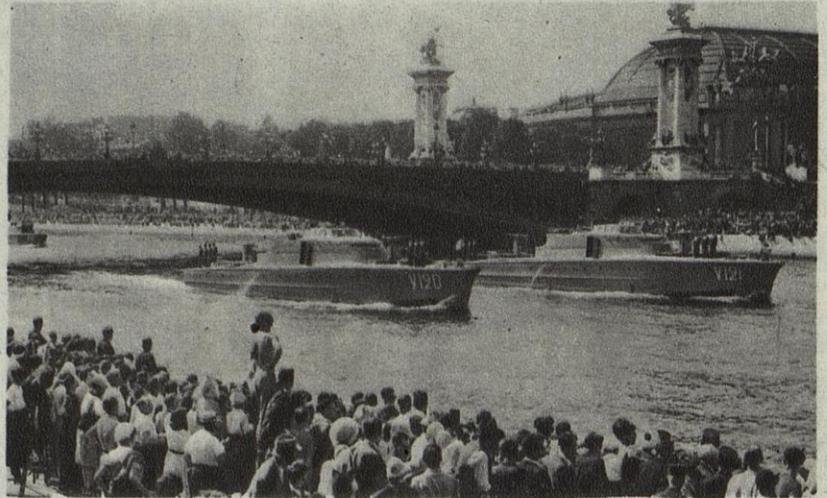
DERRIERE LES DRAPEAUX, LES PANCARTES, LES BANDEROLES, UN PEUPLE ENTIER MARCHAIT, QUI CHANTAIT LA VICTOIRE, LA LIBERTE RETROUVEE ET AFFIRMAIT SA FOI REPUBLICAINE.



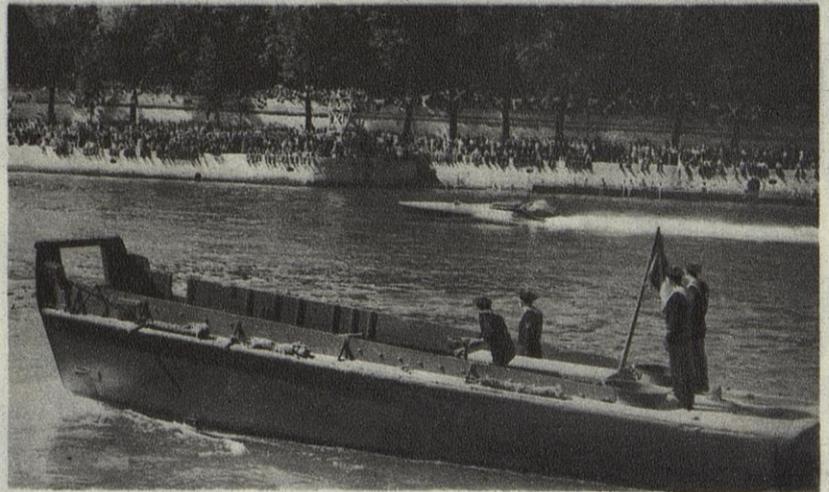
14 JUILLET, 15 HEURES : EN SEINE
LA MARINE EST A L'HONNEUR



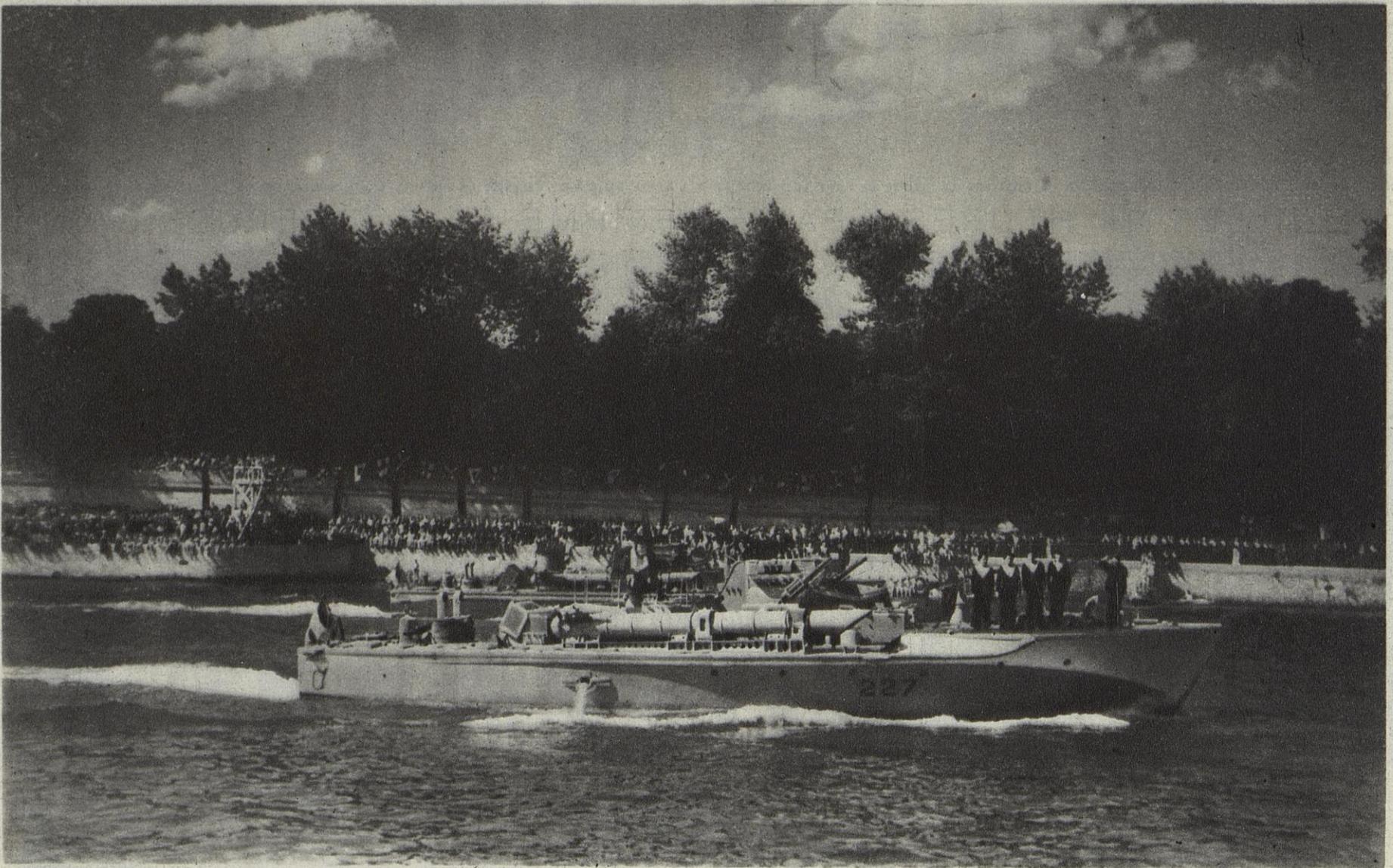
Il fallait la Fête nationale pour que Paris devint vraiment port de mer, grâce à la Marine Nationale qui organisa, en pleine Seine, une spectaculaire et brillante démonstration aéro-navale.



DE « VRAIES » VEGETTES DE GUERRE GLISSAIENT, RAPIDES, SUR LE FLEUVE...



Pour la première fois, les Parisiens eurent la joie de voir à l'œuvre des péniches de débarquement. Et celles-ci obtinrent du public un énorme succès de curiosité.



DES VEGETTES LANCE-TORPILLES ONT SURGI DU FOND DE L'HORIZON... LE PONT ALEXANDRE-III. UN SOUS-MARIN ALLEMAND DE POCHE, POUR L'HEURE EN PLONGEE, VA BIENTOT LES ATTAQUER.



14 JUILLET, 23 HEURES :

Paris s'embrase de la féerie
de mille feux d'artifice





Une fête d'aviation franco-alliée, à Longchamp, clôturait les réjouissances du 14 juillet. Les Parisiens y virent nos derniers prototypes et y assistèrent à de nombreuses démonstrations, comme celle de ce planeur venant se poser sur la piste de l'hippodrome, devant les tribunes. La célèbre escadrille « Normandie-Niemen », également de la fête, fut très applaudie.

15 JUILLET, 15 HEURES : LONGCHAMP SOUS LES AILES



UN TONNERRE DANS LE CIEL BLEU... VOICI UNE DE NOS FORMATIONS DE CHASSE QUI PASSE...



POUR MIEUX VOIR, LA FOULE N'A PAS CRAINT DE SE HISSE AU FAITE DU... TOTALISATEUR



15 JUILLET, 23 HEURES :

Paris danse encore... car deux jours de fête n'ont pas épuisé sa joie !

(Fin de notre reportage 14 JUILLET)

LES RAPPORTS FRANCO-ITALIENS

De notre envoyé spécial F. CARON

Les Français qui demeurent en Italie sont, me disent-ils, fréquemment étonnés de l'extrême popularité de notre pays.

Pourquoi cet étonnement et pourquoi cette popularité?

L'étonnement paraît tout d'abord justifié si l'on pense aux rapports difficiles entre les deux États pendant plus de vingt ans, à la déclaration de guerre de l'Italie à la France en juin 1940 à un moment dramatique de notre histoire (le souvenir d'une faute grave incite rarement le coupable, inquiet de la rancune de sa victime, à aimer celle-ci); aux nombreuses questions d'ordre territorial, économique, militaire, financier, dont la défaite de l'Allemagne permit le règlement tardif entre la France et l'Italie, règlement parfois peu agréable pour cette dernière.

Cependant le fait est là : la France est plus populaire en Italie qu'elle ne le fut jamais, avant le fascisme, avant la guerre, avant les rapports difficiles; cela est vrai dans tous les milieux, peuple, bourgeoisie, intellectuels, groupements politiques.

Il s'agit de s'entendre, au reste, sur le contenu de cette popularité. Elle n'a rien de commun avec les manifestations spectaculaires, que, de temps à autre, au gré de ses chantages politiques et alternant avec des injures et des menaces, le Gouvernement fasciste organisait en faveur de sa « sœur latine ».

De telles démonstrations plus ou moins orchestrées se proposaient pour seul but, lorsque la menace n'y était pas parvenue, d'obtenir du gouvernement français, en pinçant la corde sentimentale du clavier des moyens, soit des avantages, soit des concessions.

Mais en cela, comme d'ailleurs dans toute la vie politique italienne, la libre expression de l'individu était absente. Là, git toute la différence entre la « popularité » que connut de temps à autre la France, pendant le fascisme et sa vraie popularité actuelle.

Chacun en Italie est libre aujourd'hui de penser et d'exprimer ce qu'il veut; c'est en toute liberté que se manifeste maintenant le goût des Italiens pour notre pays.

Ce goût est profond. Il a tout d'abord été puissamment remonté et amplifié par la participation capitale des divisions françaises aux côtés des Alliés à la libération de l'Italie méridionale et centrale et en particulier de la capitale. Les très lourds sacrifices consentis par nos troupes au cours de cette dure campagne ont, et ce n'est que justice, aiguisé le goût traditionnel pour la France de toutes les classes de la population.

Le peuple considère, avec un peu de jalousie souriante parfois, notre pays comme plus favorisé par la nature que le sien, où la vie est plus facile et partant plus agréable et où ont toujours été bien accueillis (il espère vivement qu'il en sera toujours ainsi) les milliers d'émigrants italiens en quête de travail et de ressources pour leurs familles restées dans la métropole.

Même attirance des milieux intellectuels italiens qui ont toujours suivi avec une vigilance extrême et très avertie les mouvements de la pensée en France aussi bien dans le domaine artistique que scientifique, littéraire, philosophique.

Quant aux groupements politiques, il n'est pas excessif d'affirmer qu'ils observent avec une attention passionnée ce qui se passe chez nous. Les graves problèmes qui se sont présentés au gouvernement français après la libération du territoire se posent avec la même acuité aux pouvoirs publics italiens. Problèmes du châtement des coupables, de reconstruction, de réaménagement de l'appareil économique, administratif et financier, de remise au travail de la population suivant un équilibre social nouveau de maintien de l'ordre public en mettant fin aux désordres inhérents à la libération et à la misère générale, de recherche de liens politiques et économiques étroits avec les grandes puissances alliées, d'établissement d'une nouvelle constitution.

Ces problèmes sont communs aux deux pays, comme il est normal d'ailleurs.

Il était normal que les six grands partis politiques italiens (leur réunion, rappelons-le, constitue le Comité

de Libération Nationale dont est issu directement le gouvernement italien) se tournent avec un intense intérêt vers la grande puissance occidentale voisine pour observer comment elle les résout, à quelles difficultés elle se heurte et surtout sur quelles bases s'établit son nouveau climat politique traditionnellement démocratique.

De très nombreux dirigeants italiens actuels ont vécu longtemps en exil dans notre pays; ils connaissent parfaitement les rouages de nos partis politiques, tous ardemment amoureux de la liberté malgré leurs méthodes différentes et leurs disputes, aux mécanismes plus rodés et plus habitués, cela va de soi, au gouvernement que les partis italiens, qui n'ont que depuis un an quitté la clandestinité.

Aussi, sans aller jusqu'à dire qu'ils cherchent l'inspiration en France, ont-ils leurs regards tournés vers elle.

Tout cela explique la grande curiosité sympathique dont bénéficie à ce moment plus qu'à aucune autre époque la France en Italie.

Voyons, maintenant, comment cette popularité et cette curiosité s'alimentent.

Au point de vue juridique, la France et l'Italie sont actuellement en état de guerre, le maréchal Badoglio, alors chef du gouvernement, ayant rompu l'armistice conclu entre l'Italie et la France en juin 1940.

Les nécessités quodidiennes étant plus impérieuses que la casuistique diplomatique, il a bien fallu que la France ait un représentant en Italie et réciproquement. Cela a été réalisé, l'état de guerre étant maintenu, par la formule étrange de l'envoi de diplomates qui, bien qu'ayant les titres et les attributions d'ambassadeurs, ne sont pas officiellement accrédités auprès des gouvernements avec qui ils sont appelés à négocier chaque jour.

Quant aux échanges intellectuels entre la France et l'Italie ils sont à l'heure actuelle à peu près nuls. Cela tient avant tout à la pénurie des moyens de transport. Les Alliés, qui détiennent en Europe tous les leviers de commande des déplacements, ont, bien entendu, autre chose à faire qu'à assurer les échanges franco-italiens. Par ailleurs, si le gouvernement italien ne dispose plus d'aucun moyen de transport qu'il puisse utiliser à son gré, il n'existe pas un seul service de transport français avec l'Italie, que ce soit par avion, chemin de fer, route ou bateau. Il en résulte qu'aucun livre français ne parvient en Italie, que les journaux et revues français, sauf de rarissimes exemplaires qui aboutissent ici avec une grande fantaisie et une ancienneté décourageante, ne sont pas lus en Italie (1), que pas un conférencier ou artiste français n'est venu ici depuis plus d'un an (la libération de Rome date, rappelons-le, du 5 juin 1944).

Les échanges de produits enfin sont régis en Italie comme chacun sait par la Commission Alliée, composée d'une délégation américaine et d'une délégation anglaise assistées d'un représentant français et d'un représentant russe. Ces échanges entre la France et l'Italie portent sur un nombre infime de marchandises: soufre, chanvre et soie italiens en contre-partie des phosphates nord-africains. On avouera que ce tableau des rapports franco-italiens ne permet guère d'espérer voir s'accroître ou même se maintenir l'intérêt et la popularité que nous évoquions tout à l'heure. Certains indices sont significatifs à cet égard. Au moment de l'affaire dite du Val d'Aoste, maintenant entièrement réglée, le public italien a été très mécontent aussi bien que surpris. Mécontent parce qu'il s'agissait d'une amputation possible du territoire national et que tous les peuples dans ces cas-là ont une réaction identique; mécontent aussi parce que l'occupation française s'est accompagnée de quelques gestes et paroles regrettables alors que l'intention de notre gouvernement n'était pas officiellement exprimée et apparaissait ici en quelque sorte sournoise.

(1) Je ne puis cependant passer sous silence l'effort très méritoire et qui a déjà donné des résultats excellents, fait par un groupe de Français d'Italie qui édite un journal « Présence » lequel s'efforce de faire connaître ce qui se passe dans tous les domaines en France.

Surpris, parce que l'immense majorité des Italiens pensait qu'une fois le fascisme abattu, rien ne pouvait plus obscurcir la bonne entente entre les deux pays. Cela peut paraître étrange à de nombreux Français qui n'ont pas oublié juin 1940, puis l'occupation du sud-est par les troupes italiennes. J'explique ce fait, cette aspiration des Italiens à « tourner la page » vis-à-vis de la France par un désir très semblable à celui qu'éprouvèrent les Français à l'égard de l'étranger sous la Restauration au regard des entreprises napoléoniennes.

Quoi qu'il en soit, pour en revenir à l'affaire du Val d'Aoste, certains milieux franchement hostiles à la France — une minorité, il faut le remarquer — attaquèrent violemment notre pays à ce moment-là; ces attaques ressenties douloureusement par la majorité eurent cependant plus d'écho qu'elles n'en eussent eu il y a six mois. Sans doute, faut-il chercher dans le cloisonnement qui se prolonge de la France et de l'Italie la raison d'un léger affaiblissement de notre popularité.

De même la question des prisonniers est, par sa nature même, irritante. La France détient en effet plusieurs dizaines de milliers de prisonniers.

C'est pourquoi le moment paraît propre pour la France à faire choix d'une politique vis-à-vis de l'Italie.

Ou bien elle maintient celle qu'elle a actuellement, c'est-à-dire qu'elle continue à traiter avec l'Italie de vainqueur à vaincu sans chercher à profiter de la situation privilégiée qu'elle a toujours eue en Italie — jadis sous le manteau, maintenant ouvertement déclarée — en n'ayant avec l'Italie que les rapports strictement indispensables imposés par le voisinage géographique. Elle gardera, ce faisant, sa pleine liberté d'action lors de l'établissement du traité de paix, au moment de présenter sa note à l'Italie; elle perdra en même temps, et pour longtemps, sans doute, un terrain particulièrement favorable pour son rayonnement intellectuel, politique et moral.

Ou bien elle inaugurerait immédiatement, et ceci sans attendre bien entendu la signature plus ou moins lointaine du traité de paix, une politique d'entente et d'amitié officielle avec l'Italie.

Elle le ferait d'ailleurs sans perdre pour cela ses droits légitimes aux réparations que l'Italie lui doit à la suite de la guerre et de l'occupation.

Le compte peut en être fait rapidement et je suis convaincu que le gouvernement italien, qui admet parfaitement que les graves torts causés à la France par le fascisme doivent être acquittés, ne se dérobera pas à un règlement satisfaisant de ses obligations.

Cela fait, des rapports normaux et cordiaux seraient établis entre les deux pays, les échanges de marchandises favorisés au maximum. Dès que cela sera réalisable (il est patent que la France et l'Italie pourront troquer de nombreux produits précieux pour leur industrie), la circulation des véhicules de la pensée, de la science et de l'art, des étudiants, des touristes, des conférenciers, en un mot, de tout ce qui accroît la compréhension, l'estime et l'amitié des pays, serait facilitée.

De nombreuses et intéressantes perspectives s'ouvriraient à la France moyennant une telle politique.

Maintenant que l'Italie a solennellement et définitivement abandonné toute revendication sur la Tunisie, ne peut-on pas considérer, en pensant à l'avenir, qu'étant donné sa position en Méditerranée, son alliance ne saurait être un élément négligeable en regard de notre empire africain par exemple.

Sa position, de toutes façons, en fait une alliée indispensable pour toute grande puissance intéressée au bassin méditerranéen.

Si la France, jusqu'ici, a paru négliger ce point de vue, il n'en est pas de même d'autres pays dont les sollicitations et les secours à l'Italie sont connus.

Il appartient au journaliste à l'étranger de rendre compte, c'est-à-dire examiner, confronter, analyser et présenter objectivement toutes suggestions qu'il juge, en toute conscience, utiles.

Mais il appartient à l'homme d'Etat de décider.

LA SITUATION POLITIQUE EN ESPAGNE

De notre envoyé spécial Jean LAFONT

Il est impossible d'apprécier la situation politique d'un pays du seul point de vue de l'opposition. Il faut examiner avec autant de soin la défense qu'oppose le gouvernement ou le régime. C'est pour avoir oublié cette réalité que des observateurs de bonne foi nous prédirent continuellement dans tous les pays de dictature, d'éminentes révolutions, prédictions qui déçurent et troublèrent l'opinion.

On oubliait les facteurs qui militaient en faveur de la conservation de ces régimes. L'opposition et la défense ne peuvent s'apprécier que relativement. Un visage politique complet, comme celui de Janus, que la mythologie représente double, et qui sinon ne signifierait rien, est essentiellement composé d'une opposition et d'une défense.

Puisque jusqu'à aujourd'hui, on a, en règle générale, si peu insisté sur la défense du régime, nous voudrions baser cette lettre sur cette défense. Nous y sommes poussés par une autre raison : c'est que toute dictature porte en soi sa propre opposition. D'autres régimes sont enrichis par l'opposition. Les régimes totalitaires, pour avoir voulu l'étouffer, la voient grandir dans leur propre sein qu'elle dévore peu à peu. C'est dans leur propre force que réside leur propre opposition.

Le régime se défend et pas seulement par sa force d'inertie. Il met en ligne des moyens actifs dont les principaux pourraient être :

- une organisation judiciaire asservie à l'Etat ;
- un système coercitif qui rend cette organisation imposante et digne de crainte ;
- une faculté d'évolution ;
- sa propagande.

Il ressort de l'étude de l'organisation judiciaire actuelle qu'elle permet au gouvernement de faire dire et faire faire à la justice ce qu'il estime utile et nécessaire. C'est un peu la définition donnée par le Docteur Frick, au Congrès des Juristes de 1933 : « La justice, c'est ce qui est utile au peuple allemand ; l'injustice c'est ce qui lui est nuisible. »

Le système judiciaire et pénal de l'Espagne est le fruit d'une sorte d'acclimatation de l'état de siège à la situation actuelle, et d'une imitation de l'organisation judiciaire des régimes totalitaires. A côté des tribunaux ordinaires, il existe des tribunaux militaires et des tribunaux spéciaux qui, pratiquement, se saisissent des délits sous le moindre prétexte. L'Etat peut situer le délit politique là où il le veut, vu le vague des formules qui le définissent. Les juges ordinaires sont choisis par concours, leur avancement dépend par la suite du pouvoir politique. Les juges spéciaux sont tous nommés par l'Etat.

Les directives du Gouvernement sont inéluçables. D'autre part, l'individu est à la complète discrétion de l'Etat. La police peut arrêter un individu sur simple soupçon et sans explication aucune.

La rigueur de ce système est encore accrue par la commutation des peines. Durant la guerre civile, on a beaucoup fusillé de part et d'autre. Aujourd'hui, la peine de mort est moins libéralement dévolue, mais il suffit de lire la loi de Sécurité de l'Etat et de penser une seconde aux principes qui l'ont inspirée pour ne plus s'étonner lorsqu'on entend parler de nombreuses exécutions.

Ce vaste filet permet donc à l'Etat de saisir qui il veut, de la manière qu'il veut et de frapper sa victime, soit dans sa vie, soit dans sa liberté de résidence, soit dans son statut individuel, soit dans son droit de choisir son travail, soit dans sa fortune, ou tout à la fois sur tous ces points. C'est une justice qui fut déterminée par l'anormalité d'une époque et qui a été maintenue grâce aux particularités d'un régime. Elle exaspère et sème la rancœur dans un large cercle de l'opinion, mais aussi la crainte et la prudence, tant que le système ne se désagrège pas.

Le système coercitif est représenté par le parti, par la police et par l'armée.

La Phalange est un parti et un programme. En principe, le parti est là pour défendre et faire appliquer son programme. En fait le gouvernement tend à s'appuyer surtout sur l'armée. La Phalange, comme parti, paraît donc peu solide et son programme politique est en train de s'effacer. Cependant, le programme

économique et social se maintient encore et ses méthodes subsistent comme son esprit.

Le phalangiste possède encore le haut du pavé. Les chefs du parti jouissent d'un privilège de justice comme le clergé. Les phalangistes remplissent encore tous les postes de commande. Le général Franco, de par sa propre volonté, est chef du parti. Cependant, en Espagne, le parti soutient moins l'Etat que l'Etat ne le soutient. Le parti dispose d'un nombre très restreint d'adhérents et ramasse un nombre de voix infime aux élections. Néanmoins, le phalangiste encadre la vie publique et privée de sa présence anonyme. Tout Espagnol est à la merci d'une dénonciation que l'Etat encourage et réclame (art. 60 de la loi de Sécurité de l'Etat, du 29 mars 1941 ; art. 8 de la loi de Répression du Communisme et de la Maçonnerie, du 1^{er} mars 1940).

Les méthodes suivies pour le maintien de l'ordre sont de crainte et de terreur.

Ce qu'il est convenu d'appeler la police ordinaire doit non seulement défendre le régime, mais les idées du régime.

Cette police est nombreuse, ce qui pose un problème de recrutement. Les salaires ne sont pas élevés, mais le policier possède des avantages de logement, de ravitaillement et surtout sa situation lui permet de s'avantager. L'enquête que l'on suit avant d'accepter un grade, beaucoup plus politique que morale, rend difficile l'infiltration en nombre efficace d'agents hostiles au régime dans les hauts postes.

Le principal appui du régime reste l'armée. De nos jours une révolution peut se faire sans l'armée. Elle ne se fait pas contre l'armée. Composée aujourd'hui d'environ un million d'hommes, elle couvre le territoire espagnol et les possessions africaines. Elle ne pourrait souhaiter régime plus favorable. Elle est partout à l'honneur. Elle possède des avantages matériels importants : facilité de logement, de ravitaillement, etc. Les officiers sont souvent casés dans des postes civils qui leur permettent de bénéficier d'une solde supérieure. Les voitures officielles sont très nombreuses ; elles symbolisent, aux yeux de l'opinion, les avantages dont bénéficient les privilégiés du régime et qui se recrutent le plus souvent dans l'armée. Les généraux profitent plus particulièrement de cet état de choses : ils entrent dans les Conseils d'administration et s'enrichissent de toutes les manières. Franco répand avec habileté les faveurs et même les disgrâces. L'armée fait ce qu'elle veut dans la mesure où elle ne se heurte pas au parti ; c'est là une des sources de leur hostilité.

Existe-t-il aujourd'hui possibilité de pronunciamiento ? Il ne semble pas pour le moment qu'on puisse en envisager un d'envergure républicain ou séparatiste. Les officiers, surtout dans les cadres supérieurs, ont en grande majorité, fait campagne dans les rangs de l'armée blanche durant la révolution. Beaucoup d'entre eux ne sont plus d'accord avec le régime, mais cela ne va pas jusqu'à prendre le parti de ceux qu'on appelle ici les « rouges ». De même doit être écarté un pronunciamiento séparatiste ; les provinces sont délibérément mêlées dans l'armée. Un seul donc resterait possible : celui qui se leverait en faveur de la monarchie. Parmi les principaux généraux, on en trouve beaucoup de monarchistes ; beaucoup d'officiers pensent comme eux et nombre d'autres, sans l'être absolument, voient dans la monarchie une solution moyenne qui pourrait répondre aux exigences de la situation politique d'aujourd'hui. Ils savent que la monarchie a traditionnellement soutenu l'armée. Cependant, l'armée en général ne s'est risquée que lorsqu'elle pensait avoir toutes les garanties de réussite et les officiers, surtout supérieurs, pèseront deux fois leur geste, avant de risquer leur position, leur fortune et leur vie.

Bien que les monarchistes croient de moins en moins à une transmission de pouvoir de la part de Franco et pensent que plus ils attendent, plus la solution moyenne qu'ils offrent, peut perdre de sa valeur, bien qu'ils soient persuadés que le régime actuel n'est plus capable que de handicaper l'Espagne dans le domaine international, l'armée reste le principal soutien, non pas tellement du régime, mais du gouvernement.

Cette faculté d'évolution a été une des cartes mai-

tresses de la politique espagnole. Elle lui a permis d'éviter une opposition systématique des Anglo-Saxons. Cependant, elle aboutit à un résultat assez ironique : faite pour soutenir le régime, son orientation logique l'amène à l'éliminer. Il est donc plus exact de dire que l'évolution, telle que l'expriment les dernières tendances, cherche à soutenir l'équipe au pouvoir et notamment Franco qui est le seul et véritable maître.

L'évolution commença en 1942 par la politique extérieure. A cette époque, la politique de M. Serrano Sunner avait acculé le gouvernement à une impasse. Se désolidariser de l'Axe au nom de la neutralité, et au nom de cette même neutralité se rapprocher des Anglo-Saxons était la partie que se proposait de jouer le comte Jordana dont M. de Lequerica, l'ancien maire phalangiste de Bilbao, a pris la succession.

A partir de 1942, les Anglais livrèrent une bataille de front à l'influence allemande en Espagne. Mais lorsque celle-ci commença à être éliminée, il fallait que l'Espagne sût fournir aux vainqueurs d'autres travaux. C'est de leur propre rivalité qu'elle s'est servi habilement jusqu'ici. Nous assisterons à une course au trésor — d'où malheureusement la France, qui n'a pas compris le jeu, est absente — dont les résultats sont très disputés. En ce moment, la victoire est aux Etats-Unis. L'ambassadeur américain a déclaré que son pays avait l'intention de collaborer avec l'Espagne sur la base d'importants échanges commerciaux.

Cela ne signifie peut être pas un appui direct : les cercles officiels d'Amérique et d'Espagne s'en défendent. Mais indirectement l'appui est indéniable. Sans l'apport économique des Anglo-Saxons, le gouvernement n'aurait pu rétablir sa situation en 1942. Sans doute les Allemands achetaient à des prix bien plus avantageux que ceux offerts par les Anglais et les Américains. Mais la contre partie : matières alimentaires, pétrole, textiles, charbon, est indispensable à la vie normale de la nation. Ces échanges ont une valeur politique indéniable et ont fortifié la situation du gouvernement à l'intérieur comme à l'extérieur.

L'évolution intérieure est par contre à l'état de tendances. Il semble que Franco ait deux programmes correspondant à une plus ou moins grande presse de la part des événements internationaux. Dans le premier programme, se trouveraient quelques mesures radicales telles que la fameuse dissolution de la Phalange, dont on parle beaucoup, mais qui n'est pas encore venue parce que les événements de Pologne et de Yougoslavie ont fait penser que l'évolution n'était plus aussi urgente qu'au moment de Yalta. Le second programme ne se borne guère qu'à promettre.

Cette souplesse ne doit pas être sous-estimée. Elle permet au gouvernement, dans l'état actuel de sa constitution, de revenir sur son évolution ou de l'accentuer. Il ne semble pas que le général Franco attende, même des circonstances les plus favorables, la faculté de l'éluder mais simplement de la mener le plus lentement possible et de garder le plus possible des tendances actuelles. Les milieux officiels affectent de croire à sa possibilité, mais l'opposition pourrait bien la rendre impossible voire finira probablement par l'accaparer par la force, si elle peut profiter d'une aide étrangère efficace.

La propagande est l'arme la plus puissante des dictatures. En Espagne, elle est basée sur un fait et deux espérances : le fait est que dans le monde en guerre, l'Espagne a joui de la paix, de l'ordre et de facilités économiques supérieures à celles des pays européens. Franco représente l'opposition intérieure aux mouvements extrémistes communistes ou anarchistes que beaucoup d'Espagnols redoutent. Dans le monde en guerre l'Espagne a su collaborer avec les alliés. Dans le monde d'après guerre, les Anglo-Saxons voudront trouver des garanties contre l'impérialisme russe que le gouvernement de Franco leur présentera. Cette propagande est mouvante et suit les circonstances.

Compte tenu uniquement de la situation intérieure, le gouvernement du général Franco a des moyens de défense efficaces. Néanmoins, ce même régime dictatorial que nous venons de décrire engendre l'opposition et le mécontentement. Nous étudierons leurs possibilités dans la lettre suivante.

Pardon de paix à PLOUGASTEL

Plougastel-Daoulas... juillet

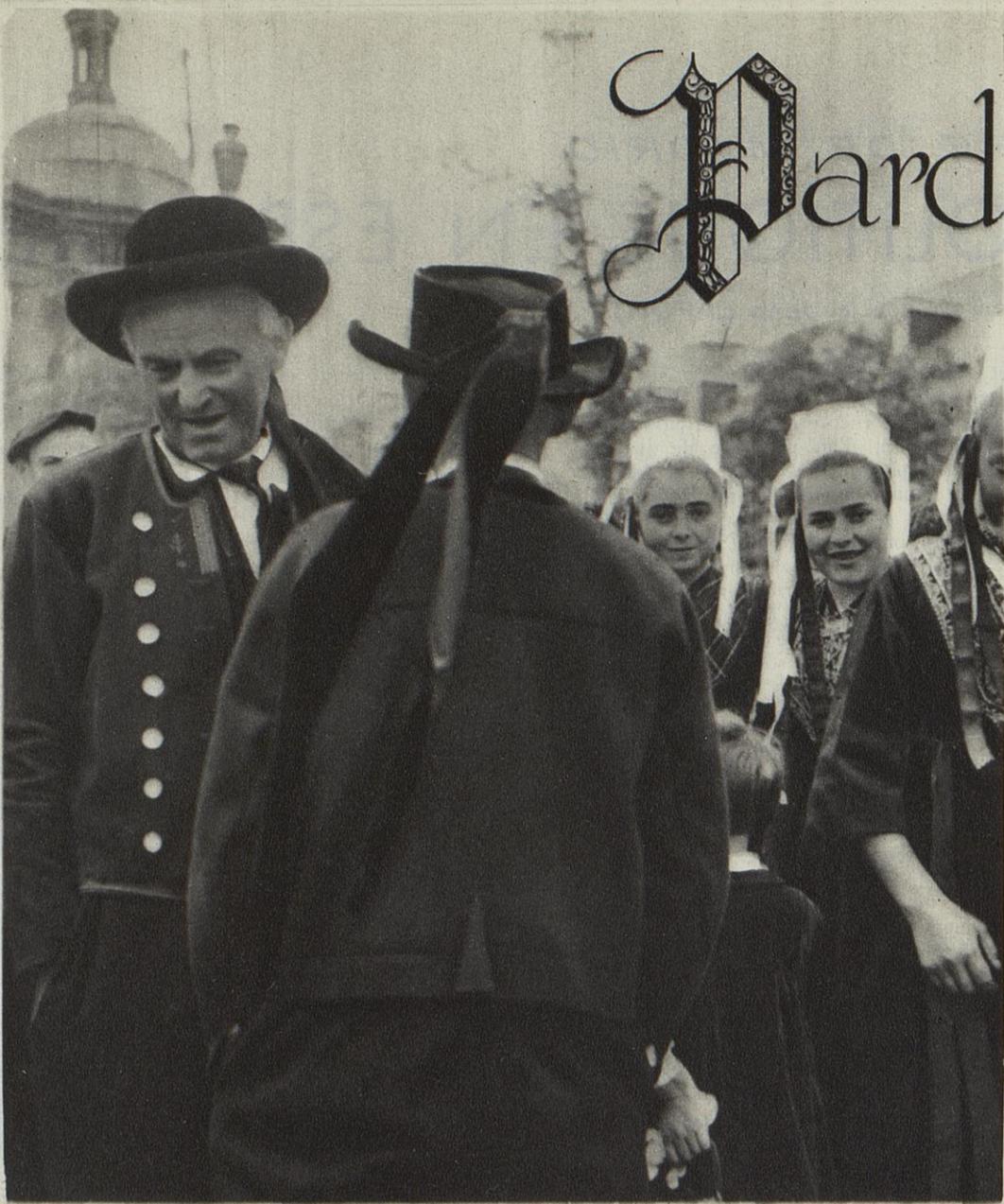
UN allègre vent de noroit brasse les nuages, agite les blancs rubans des coiffes et gonfle comme voiles de cotre les tabliers brodés

C'est aujourd'hui le Grand Pardon, la fête de saint Pierre, le patron de la commune. De toute la presqu'île, hommes, femmes et enfants, travailleurs de la terre et travailleurs de la mer, sont venus demander rémission de leurs péchés, prier les « Saints guérisseurs » pour la santé des âmes et des corps et surtout remercier les « Saints diboën » qui « tirent de peine ».

Oui, cette année, les Plougastelois sont enfin tirés de peine.

Ce paisible canton, oasis de verdure, de jardins fruitiers et potagers, perdu à l'extrémité de la rude Armorique, ne semblait pas désigné pour souffrir les rigueurs de la guerre. Pourtant l'occupation y fut lourde, active la résistance, et la libération ne se produisit que le 28 août 1944, après trois semaines de bombardements et huit jours de bataille acharnée, de combats de rue. Lutte opiniâtre entre F. F. I. et Allemands.

Certes, la population compte bien des victimes et partout se voient les meurtrissures. Le pont monumental, orgueil de la région, est démoli et il faut passer l'Elorn en barque, comme au temps jadis ; de nombreuses maisons croulent en ruines ; l'église a perdu sa flèche, l'une des plus hautes de Bretagne, et n'est plus que pans de murs gris, percés de trous béants. Quant au célèbre calvaire, érigé en 1603 pendant une épidémie de peste, il est amputé des croix qui le dominaient et sur ses 171 statuettes beaucoup sont décapitées. Mais malgré les souffrances endurées, le bonheur se lit sur les visages énergiques et loyaux des hommes, sur les figures rondes et bronzées des femmes. Après cinq ans de contrainte, voici le premier Pardon de la paix



POUR LES HOMMES DES CHAMPS ET DE LA MER, LE JOUR DU PARDON EST UN BEAU JOUR DE FETE ET DE DETENTE.



SORTANT DE LA CHAPELLE PROVISOIRE, PETITE CHAPELLE EN BOIS, LES PELERINS EN COSTUMES ANCESTRAUX SE PREPARENT A FORMER LA PROCESSION AUTOUR DE L'EGLISE. MUTILES.



LA PROCESSION SE DEROULE SOLENNELLE ET JOYEUSE LE LONG DES RUES ET CHEMINS DE PLOUGASTEL.

PARDON DE PAIX A PLOUGASTEL (fin)

La longue journée de dévotion, qui s'achèvera par des tournées aux boutiques de la foire et un bal champêtre, commence par une grand-messe. Tout auprès de l'église ravagée, s'étend une vaste baraque de planches. Pour hâter son achèvement M. le Recteur a mis la main au rabot, et son vicaire a aidé à la couverture. Cette chapelle improvisée est bien trop exigüe pour contenir la foule des pèlerins. Ceux qui n'ont pu entrer sont massés aux abords des fenêtres ou sur le frêle perron de bois, mais suivent avec ferveur l'office.

Après de modestes festins dans les maisons restées debout, dans les quelques auberges ou simplement sur les talus de la route tout le monde revient à la chapelle où se forme la procession. Celle-ci se déroule en grande solennité avec sa croix, ses beaux reliquaires, ses bannières (tout a été sauvé du désastre par M. le Recteur), ses naïves statues.

« Da feiz hon tadou koz (à la foi de nos vieux pères nous serons toujours fidèles) ». Avec quel enthousiasme le cortège aux costumes chatoyants entonne ce cantique en breton. Tous les hommes portent le chapecau à rubans, le « gibeten », bleu ou mauve à boutons dorés. Les jeunes filles, la robe de velours aux multiples fronces, le tablier orné de perles. Plus sévères, les robes des femmes mariées s'ornent cependant de rubans de moire. Mais c'est surtout dans l'accoutrement des enfants que se déploie toute la fantaisie des couleurs, le luxe des verroteries, le bariolage des béguins, des tabliers, des bandelettes à franges d'argent, des « saé » des toutes petites filles, des « drogots » des fillettes de cinq à douze ans...

— C'est ainsi que l'on est vêtu au Paradis, déclare un chanoine en croisant un groupe de ces petites idoles vivantes.

En bon ordre le cortège se rend à l'école Saint-Pierre, où se trouve le reposoir. L'année dernière, sous les yeux des Allemands, les Plougastelois n'avaient pas craint de former avec des fleurs de grandes croix de Lorraine au pied de la statue du saint patron.

C'est encore en langue bretonne que se récite le chapelet et que se chante le cantique retraçant la vie du marin pêcheur du lac de Génézareth. Tout le monde chante. Aussi bien les porteurs de bannières, de reliques et de statues que le cortège et que les gens qui font la haie à genoux des deux côtés du chemin.

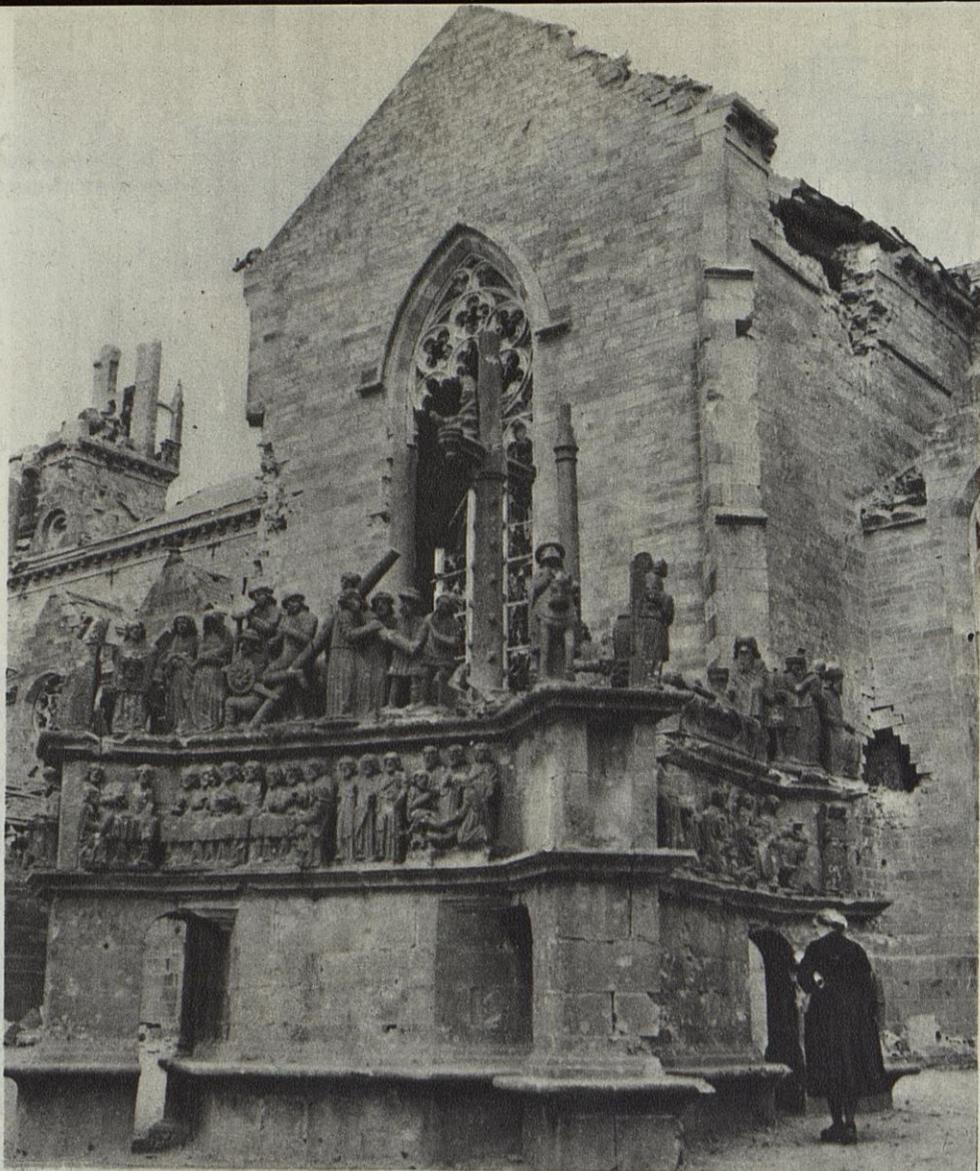
La Bretagne priante éprouve le besoin de proclamer sa foi hardiment, à la grande lumière du soleil de cet après-midi d'été.

On se plaint souvent de voir un peu partout les traditions se perdre. Elles restent encore intactes au pays de Daoulas... Langage, coutumes, costumes... Les aïeux n'y sont point trahis. Bien longtemps encore nous y retrouverons les coiffes aux blancs rubans flottants et nous entendrons le dur parler breton.

— Comment t'appelles-tu, ai-je demandé à l'une des infantes en robe de parade, âgée de quatre à cinq ans :

« Excusez-la, m'a répondu sa mère, elle ne sait pas encore parler le « gallec » !

H. K.



LA FACE EST DU CALVAIRE A ETE DUREMENT ATTEINTE, DURANT LES COMBATS POUR LA LIBERATION.



LE VENT SOUFFLE DANS LES BANNIÈRES ET DANS LES BLANCS RUBANS DES COIFFES. LA FERVEUR SE LIT SUR LES VISAGES DE CES FEMMES VENUES DE TOUS LES POINTS DE LA PRESQU'ÎLE

LA FABRICATION DE L'ESSENCE A « HAUT INDICE D'OCTANE »

VOICI moins d'une année, le 2 novembre 1944, dans la capitale de l'Ohio, mourait un savant américain Thomas Midgley frappé depuis quatre années de paralysie. Cet homme, il y a plus de vingt ans, après avoir scrupuleusement essayé plus de 33.000 substances chimiques, constata que seul le plomb tétraéthyle mélangé à l'essence de pétrole en quantité convenable permet d'obtenir un combustible de qualité supérieure, possédant un grand pouvoir antidétonant, la fameuse essence à indice d'octane élevé. Cette découverte devait provoquer, à la veille de la guerre mondiale numéro 2, un progrès décisif au moteur à explosion classique et, par suite, à l'aviation elle-même.

Il appartenait à un jeune ingénieur français de prendre une place éclatante dans cette révolution technique. En effet, au mois de décembre 1943, M. J. Howard Pew, directeur de la « Sun Oil Company », fit la déclaration suivante, à Philadelphie, en présence des personnalités les plus éminentes de l'industrie pétrolière américaine :

« Sans le procédé de « cracking catalytique », il eût été impossible à l'industrie du pétrole de répondre aux exigences de notre aviation. Ainsi, aucun homme n'a apporté — peut-on dire — une contribution aussi décisive à notre effort de guerre que son inventeur Eugène Houdry. »

Qu'un ingénieur français ait pu s'attirer publiquement un pareil éloge de la part d'un des principaux chefs d'industrie d'outre-Atlantique — aussi peu enclin aux émotions faciles que porté à des compliments immérités — vaut bien sans doute quelques explications.

* *

L'essence employée dans un moteur à explosion doit posséder au moins deux qualités essentielles :

1° Un grand pouvoir calorifique (c'est-à-dire dégager un grand nombre de calories dans des conditions d'explosion bien déterminées) ;

2° Posséder un pouvoir « antidétonant » (c'est-à-dire ne pas, sous l'influence de l'étincelle de la bougie, exploser d'un seul coup).

Le moteur à explosion a subi, depuis vingt années, des progrès très importants, en particulier une incessante augmentation de puissance.

Ne suffit-il pas pour signaler cette course à l'augmentation de puissance de noter que l'avion de chasse français de 1918 était équipé d'un moteur Gnome et Rhône de 150 CV.

Aujourd'hui, les puissances nominales moyennes des moteurs montés sur les chasseurs alliés sont presque vingt fois plus élevées.

Ces progrès sont dus à l'emploi d'essences possédant un degré de plus en plus élevé de pouvoir antidétonant.

En effet, pour obtenir un moteur de plus en plus puissant, il fallut s'assurer un taux de compression de plus en plus élevé, contraindre le mélange de l'air et de l'essence dans les cylindres à exploser sous une pression de plus en plus importante.

Seule une essence possédant de sérieuses qualités antidétonantes était désormais capable d'alimenter de tels moteurs sans risquer de détoner brutalement ou de préallumer.

Des recherches suivies furent donc entreprises pour déterminer les caractères de pareilles essences et pour en rechercher les modalités techniques de production.

En 1926, un hydrocarbure extrait du pétrole fut découvert dont la combustion était totale et sans détonation. L'analyse montra qu'il s'agissait d'un « iso-octane ». Un autre hydrocarbure, bien au contraire, présentait toujours de redoutables phénomènes de détonation. Il s'agissait d'un « heptane ».

Des chercheurs décidèrent d'affecter un indice de comparaison à ces deux combustibles de qualités diamétralement opposées, afin de distinguer leur valeur antidétonante relative. Ils représentaient alors les deux pôles connus. C'est ainsi que l'iso-octane se vit affecter pour ses valeureux services l'indice 100 tandis que le médiocre heptane se voyait attribuer un 0. Les valeurs intermédiaires déterminaient les échelons successifs de la qualité antidétonante, exactement comme par un thermomètre, il est possible de lire les températures successives entre 0° (point de congélation de l'eau) et 100° (point d'ébullition de l'eau).

Ainsi s'établit la définition de l'indice d'octane, qui est la mesure du pouvoir antidétonant d'un combustible donné, composé selon un mélange précis :

1° D'heptane (pouvoir antidétonant nul).
2° D'iso-octane (pouvoir antidétonant maximum).
Un exemple remarquable du résultat de ces recherches se trouve résumé dans le tableau ci-contre, établi d'après les essais d'un avion « Douglas » bi-moteur.

Le lecteur remarquera qu'au fur et à mesure de l'augmentation de l'indice d'octane de l'essence employée les performances se perfectionnent de façon sensible.

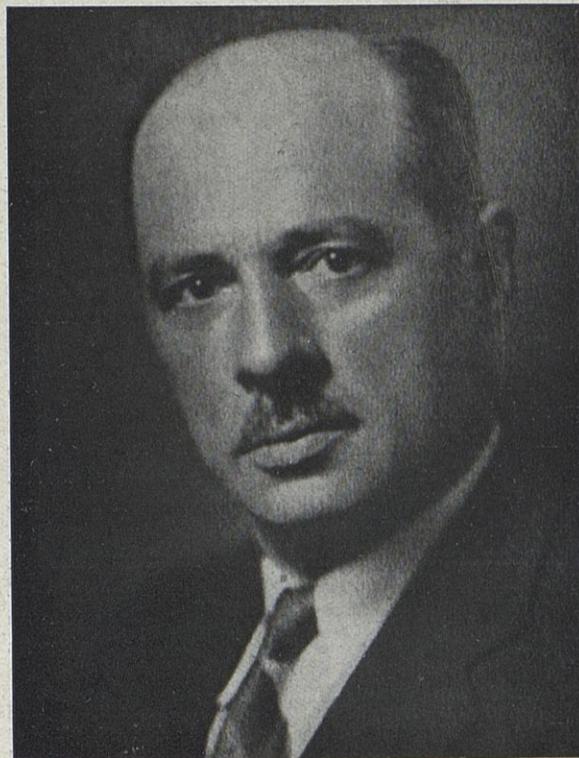
Le résultat de ces recherches fut que la bataille de Londres de l'été 1940 a été gagnée grâce aux « Spitfire » de la R. A. F. alimentés par une essence à indice d'octane élevé, leur permettant d'affirmer à tout moment une implacable supériorité sur les assaillants germaniques : les Dornier 17, les Junkers 88, les Heinkel III.

Et c'est justement à cette époque que les usines de l'ingénieur français Houdry produisaient à elles seules, pour toute l'Amérique, plus de 90 % de l'essence à indice d'octane élevé.

Qui est Eugène Houdry ?

Né le 18 avril 1892 dans une famille d'industriels, Eugène-Jules Houdry reçoit à dix-neuf ans son diplôme d'ingénieur de l'Ecole des arts et métiers de Châlons-sur-Marne. Une médaille d'or vient récompenser cet étudiant particulièrement brillant qui s'est signalé déjà par son entrain et sa fougue comme capitaine de l'équipe de football de la promotion. Au moment où la guerre éclate, le jeune Houdry termine ses classes d'artilleur. Dès que cela est possible, il s'engage dans les chars de combat. Il participe à leur premier engagement. Le 16 avril 1917, il est sérieusement blessé à Juvincourt. Il reçoit la Croix de guerre et la Légion d'honneur.

A l'armistice, il reprend sa place d'ingénieur. Il



M. EUGÈNE HOUDRY.

s'intéresse à l'industrie automobile. Les courses d'automobiles en Europe servent d'épreuves décisives aux constructeurs. Houdry se passionne pour ces épreuves mécaniques. En 1922 il visite pour la première fois les Etats-Unis à l'occasion des courses de vitesse d'Indianapolis.

Mais, cherchant à rendre service à son pays, le jeune ingénieur constate que la France possède des réserves de charbon et de lignite qui devaient lui procurer de l'essence à bon marché et le libérer des

Indice d'octane	87	100	100 et plus
Distance minimum de décollage (en mètres) ..	720 m.	600 m.	540 m.
Vitesse de montée (en mètres-minute)	300 $\frac{m}{m}$	420 $\frac{m}{m}$	540 $\frac{m}{m}$
Vitesse à la moitié de la puissance de décollage (en km.-heure)	282 km/h	306 km/h	328 km/h
Plafond (en mètres)	6.600 m.	8.400 m.	10.200 m.
Charge utile (en kgs)	2.317 kgs.	3.330 kgs.	4.131 kgs.

importations étrangères. Dès 1922, il commence ses recherches.

Au début de 1923, une société française est formée réunissant autour des membres de sa famille comme soutiens financiers des chercheurs acharnés : un polytechnicien, Alfred Joseph, un ingénieur des mines, Eugène Dinoire, un ingénieur civil, René le Grain.

En 1925, Raymond Lassiât se joint au groupe. Il n'abandonnera plus jamais son « patron ».

Houdry s'attelle à la tâche farouchement. Il reste parfois si longtemps dans son laboratoire, à Beauchamp, que ses vêtements pénétrés des vapeurs toxiques doivent être jetés au feu. Peu à peu, il réussit à réunir les éléments d'un premier rapport qui conduit le gouvernement français à construire une usine à St-Julien-de-Peyrolas dans le Gard pour l'exploitation des lignites. En 1929, l'usine fonctionne, mais le prix de revient des produits s'avère trop élevé et le Gouvernement français s'en désintéresse.

Heureusement que le cerveau du jeune ingénieur n'est pas resté en repos. Deux années plus tôt, en effet, en 1927, il est entré un matin dans son laboratoire. Il constate qu'une essence de haute qualité a été obtenue par « craquage » catalytique à partir d'un mélange d'huiles lourdes.

La mode était alors au procédé allemand Bergius I. G. d'hydrogénation. Des industriels importants rendent visite au laboratoire d'Houdry. En 1930, Eugène Houdry, invité aux Etats-Unis, s'installe dans les laboratoires de la Vacuum Oil Company.

Il travaille d'arrache-pied pour arracher son secret à la nature. Quelques-uns de ses collaborateurs lui font confiance mais, parmi ses nouveaux collègues américains, le doute subsiste.

En 1931, les essais deviennent enfin concluants. L'« Houdry Process Corporation » est créée en association avec la « Vacuum Oil Company ». Le Français va-t-il avoir vaincu enfin toutes les difficultés ? C'est, hélas ! la crise, le prix de l'essence s'effondre. Houdry ne désespère pas. Il réussit au bout de deux années à convaincre la « Sun Oil Company » de se joindre pour un tiers à la société primitive et de partager les risques des recherches nouvelles.

* *

En avril 1936, la première usine mettant en œuvre le procédé Houdry commence à fonctionner à Paulsboro (N. I.). En 1937, la deuxième usine Houdry produisait en grande quantité de l'essence à indice d'octane élevé pour la France et l'Angleterre. Le 7 décembre 1941, le jour de l'entrée en guerre des Etats-Unis, il existait quatorze usines de production de cette essence et deux autres étaient en construction, cela venait à l'heure, car les besoins étaient immenses.

Un raid sur Berlin de 1.000 fortresses volantes ne doit-il pas être « alimenté » en combustible liquide par un train de wagons citernes d'une longueur supérieure à 3 km. ?

Il n'est pas possible d'examiner, dans le détail technique, les progrès apportés par les procédés Houdry dans l'industrie pétrolière synthétique. Cette révolution s'est déroulée à la fois sur le plan quantitatif et sur le plan qualitatif.

En effet, les livraisons, d'abord, devaient être nombreuses et de plus en plus fréquentes.

a) C'est alors qu'au point de vue industriel les procédés Houdry ont introduit une simplification précieuse de la production en introduisant un mécanisme nouveau. C'est un gigantesque cerveau mécanique, qui contrôle, tout au long des opérations, la durée exacte de chaque manutention. Etant donné l'importance des installations pétrolières, le moindre gain de quelques minutes se solde sur l'ensemble par un bénéfice inestimable. La méthode Houdry a réussi à économiser par la récupération des gaz de distillation des sources précieuses d'énergie qui se trouvent réutilisées immédiatement.

La conception géniale du savant a su trouver chez le même homme un interprète pratique capable de mettre en œuvre les découvertes théoriques.

b) Enfin, les découvertes théoriques permirent ensuite, par la mise au point de procédés successifs, une production d'essence de qualité sans cesse meilleure, et mieux adaptée aux moteurs nouveaux.

« Les Etats-Unis produisent aujourd'hui 500.000 barils par jour d'indice d'octane 100. Pour la première fois, depuis le début des hostilités, la production de cette essence spéciale va dépasser les besoins de la guerre et de notre programme d'entraînement. »

Telle est la déclaration faite le 14 octobre dernier à Washington par M. Ralph K. Davies, chef adjoint de l'Office de guerre des Etats-Unis.

Ne marque-t-elle pas la longueur du chemin parcouru ? Et sur ce chemin n'est-il pas possible de distinguer la robuste foulée d'un Français qui honore la France après avoir contribué de toutes ses forces à la libérer ?

Et, travaillant toujours, Eugène Houdry vient de livrer aux laboratoires de l'armée américaine un nouveau carburant : le hi-meptane, et de s'attaquer à la fabrication synthétique du caoutchouc.

Aussi n'est-il pas exagéré d'affirmer qu'Eugène Houdry, aidé par son équipe franco-américaine, est un des grands vainqueurs de cette guerre.

Jacques FAUGERAS.

de retour de son voyage outre-Atlantique nous parle de la littérature américaine

PROFESSEUR, romancier, philosophe, auteur dramatique, Jean-Paul Sartre, homme universel, est devenu journaliste et conférencier. De son voyage en Amérique, il rapporte, outre une connaissance approfondie des problèmes ouvriers, qui lui a fourni le thème de nombreux articles, des vues intéressantes sur la vie sociale et la psychologie américaines, qu'il exposa au cours d'une récente causerie, et aussi sur la littérature aux États-Unis.

Parler de la littérature américaine pose, dès l'abord, pour un Français, un problème difficile, affirme Jean-Paul Sartre, « car les Américains et les Français ne jugent pas les œuvres littéraires selon la même échelle de valeurs. Pour les Américains, un écrivain est avant tout chargé d'une mission et doit faire œuvre constructive. Tout ouvrage « noir », tout ouvrage qui ne rend pas hommage à la nature humaine, cette nature qui est, pour eux, essentiellement bonne — en quoi ils rejoignent curieusement les disciples de Jean-Jacques Rousseau — est donc mauvais, comme l'est tout ouvrage qui, à travers l'individu, ne rejoint pas le social. C'est au nom de ces principes, relativement nouveaux chez eux, qu'ils rejettent à l'heure actuelle systématiquement toute la littérature américaine admirée en France, depuis Steinbeck jusqu'à John dos Passos ».

Le « Vieux Faulkner » ignoré chez lui.

La popularité d'un auteur, chez lui et à l'étranger, est d'ailleurs chose toute différente, et Sartre affirme que, sur 100 Américains interrogés par lui, 90 ignoraient jusqu'au nom de Faulkner — « ce vieux Faulkner », comme l'appelait avec un dédain amusé une éditrice américaine. Les 10 autres étaient d'accord pour blâmer sa peinture sombre des mœurs du Sud. Un écrivain n'alla-t-il pas jusqu'à affirmer que Faulkner « faisait » noir « pour gagner de l'argent ».

— La littérature américaine, poursuit Sartre, suit une courbe bizarre. Avant 1918, les auteurs des États-Unis, Sinclair Lewis comme Dreiser, étaient tributaires de l'école naturaliste française, notamment de Maupassant. Vint alors l'après-guerre, puis la crise de 1930. De cette période troublée naquit une littérature originale, celle qu'illustrèrent Faulkner, Steinbeck, Dos Passos, Caldwell et Hemingway — le seul qui trouve encore grâce devant les lecteurs des États-Unis. L'influence de cette école, de ses découvertes techniques, sur les écrivains français et anglais a été considérable. On ne peut nier qu'Aldous Huxley n'ait adapté aux exigences de l'esprit anglais, dans *la Paix des profondeurs*, le renversement des époques utilisé par Faulkner dans *le Bruit et la fureur*, et je suis persuadé que Romain Rolland, dans ses *Hommes de bonne volonté*, doit quelque chose à l'œuvre de son ami John dos Passos.

Ce que les Américains appellent la « Littérature pourrie ».

Depuis quelques années, une vigoureuse réaction contre ce que les Américains appellent une « littérature pourrie » se dessine aux États-Unis.

— Est-ce à cause de la guerre? Est-ce à cause de la menace du fascisme? Toujours est-il que les Américains ne veulent plus de ces auteurs. Ils leur tournent le dos d'un point de vue social et moral, voulant être constructifs. Malheureusement, ils se retrouvent sans guides, et en arrivent à un vague retour à une tradition réaliste, analogue à la tradition réaliste française. On ne peut pas encore juger de ce que donnera ce courant

qui emporte les auteurs américains vers une littérature avant tout sérieuse, associée à des buts politiques et sociaux.

Sur quelques livres nouveaux.

Une littérature de guerre, qui a déjà donné naissance à plusieurs ouvrages, est apparue.

— *Guadalcanal, Diary of invasion* (Journal d'une invasion), dû à un nouvel auteur, Tregaskis, *A bell for Adamo*, de John Hersey, ont connu d'honorables succès de librairie. Un écrivain de gauche, Howard Fast, vient de publier *The Way of Freedom* (Le chemin de la liberté). C'est une vie de Washington, inspirée toujours du même souci de sérieux avant toute chose. Imaginez un écrivain de gauche écrivant chez nous une vie de Gambetta, par exemple!

Le problème nègre a inspiré deux romanciers.

— Lilian Smith a écrit un roman : *Strange Fruit* (Fruit étrange), qui raconte les amours romanesques d'une négresse et d'un blanc. Les Américains ont pardonné à ce livre d'être triste parce qu'il est sentimental. Par contre, les deux livres de l'écrivain noir Richard Wright : *Black Boy* et *Native Son*, ont fait scandale, parce qu'ils ont pour héros un nègre préparé à la haine par sa condition. Ils ont fait scandale auprès des démocrates du Sud qui prétendent que les nègres ne subissent aucun traitement spécial, donc que lorsqu'ils sont mauvais ils le sont naturellement, et auprès des hommes de gauche, qui affirment que ces ouvrages desservent la cause des noirs en les présentant sous un jour défavorable.

Enfin un livre consacré au Canada : *Deux solitudes*, pose, à travers les hommes, un problème social.

— Comme vous pouvez le constater, remarque Sartre, il est toujours question de choses sérieuses. Dans le domaine du cinéma, le problème est d'ailleurs le même. On parle maintenant de « cinéma pensant », on s'oriente vers un cinéma constructif. La technique, même, change. Les acteurs s'expliquent longuement devant la caméra. Et le Comité National du Théâtre déclare que son rôle doit être « de pousser à faire des pièces héroïques ».

« Huis-Clos » sera joué bientôt aux États-Unis.

Huis-Clos, l'œuvre curieuse de Jean-Paul Sartre qui vient de remporter un si grand et si légitime succès au Vieux-Colombier, doit être jouée en Amérique en novembre.

— Je n'ai guère confiance dans le succès de ma pièce à New-York, affirme son auteur, car elle ne peut toucher qu'un public d'intellectuels, et les intellectuels, aux États-Unis, sont complètement coupés de la masse. Il n'existe pas, comme en France, de classe intermédiaire constituée par les professions libérales.

Les Américains portent un très vif intérêt à toute la littérature concernant la résistance.

« Ils s'y intéressent parce qu'elle constitue, à leurs yeux, un début de construction. On prépare actuellement aux États-Unis une anthologie de textes de la résistance, allant d'Aragon à Vercors, d'Elsa Triolet à Edith Thomas. Cette anthologie remplacera les livres de textes français actuellement en usage dans les écoles américaines. »

Et Jean-Paul Sartre de conclure :

— Attendons donc les livres que nous donnera la nouvelle littérature américaine. S'ils ne sont pas encore nombreux ni significatifs, n'oublions pas que toutes les littératures du monde se tournent, à l'heure actuelle, vers les problèmes sérieux, et que, ni en France, ni en Angleterre, on ne peut encore juger non plus des résultats de cette nouvelle orientation.

Annie de MÈREDIEU.

LA PRESSE ALLEMANDE DE LANGUE FRANÇAISE

C'EST pour tout journaliste français digne de ce nom — et de ce qualificatif — une pensée profondément désagréable et humiliante que celle que, bon gré mal gré, il dédie de temps à autre à ce que fut la presse parisienne pendant l'occupation. Que ne donnerait-il pas pour effacer de l'histoire du journalisme le chapitre affreux que M. Jean Queval a entrepris d'écrire! Que ne donnerait-il pas pour qu'aucun écrivain de talent n'eût jamais mis sa plume au service de l'ennemi!

Un de mes amis anglais s'étonnait l'autre jour devant moi qu'il y eût eu en France tant d'écrivains et de journalistes « collaborateurs ». Piqué dans mon amour-propre, je lui répondis que, si l'Angleterre avait été envahie comme la France, les « collaborateurs » y eussent été, dans tous les domaines et en particulier dans celui de la presse, bien plus nombreux que chez nous. Avant le bombardement de Coventry, l'Allemagne avait, de l'autre côté de la Manche, beaucoup plus d'amis que de ce côté-ci. Le parti germanophile a toujours été puissant en Angleterre. C'est lui qui, après la dernière guerre, a influé si efficacement sur l'opinion en faveur du relèvement de l'Allemagne. Et que dire de la germanophilie américaine! En France, la plupart de ceux des nôtres qui ont accepté de signer dans les journaux de l'occupant, n'ont jamais fait profession de sympathie pour l'hitlérisme. Cette affreuse hérésie intellectuelle et nationale n'a été le fait que d'un tout petit nombre de malheureux pervers, dénaturés par le maurrassisme. Ils constituaient, au sein de la profession, une très petite minorité. Les autres se flattaient de ne « collaborer » que du bout de la plume, pour maintenir, disaient-ils, tout ce qui pouvait être maintenu et sauvé des façons françaises de voir et de sentir. Leur calcul était faux et, même sincère, il coïncidait trop avec leur intérêt personnel pour mériter d'être pris en considération. La vérité, c'est que, comme dit l'autre, il fallait bien vivre.

— Peuh! objectait-on avec un sourire et en reprenant un mot fameux, est-ce bien nécessaire?

Mais n'auraient pu reprendre ce mot à leur compte que ceux qui sont morts ou ont failli mourir de faim plutôt que de « collaborer ». Il n'y en a pas eu beaucoup. La plupart des écrivains et journalistes français qui ont refusé de « collaborer » se sont tirés d'affaire sans trop de dommage, Dieu merci! J'ai vu ces choses-là de près, je puis en parler.

La culpabilité a existé à tous les degrés parmi les « collaborateurs » de la presse, et ce n'est pas le moindre mérite de M. Jean Queval que d'avoir apporté dans son réquisitoire intitulé : *Première page, cinquième colonne* (Fayard, éditeur) beaucoup de nuances et d'équité. Depuis le fasciste délibérément pro-allemand qui, à l'imitation de Pierre Laval, se flattait ouvertement de souhaiter la victoire d'Hitler, depuis Paquis et Lousteau jusqu'à l'anonyme fait-diversier que la Commission d'épuration de la Presse a frappé d'une suspension de trois mois, en passant par l'académicien qui, d'anglophile qu'il était avant 40, est devenu soudain anglophobe pour pouvoir manger tous les jours, les responsabilités s'échelonnent et se distribuent presque à l'infini. M. Jean Queval s'en est tenu aux faits les plus graves et les plus saillants.

J'ajoute que maintes pages de son livre révèlent un beau talent de polémiste.

En le lisant, je ne pouvais m'empêcher d'évoquer le temps de notre exil à Lyon, quand, tous les matins, mes camarades et moi nous nous réunissions autour du paquet de journaux arrivé clandestinement de Paris et que, la ficelle coupée, les premières feuilles dépliées, comme une bouffée de puanteur qui nous sautait au visage, et il arrivait fréquemment que je m'entendisse dire, l'instant d'après, par un ami occupé comme moi à la même nauséabonde besogne de dépouillement :

— Tiens! *Je suis partout*, ou *Au Pilon*, ou *le Cri du peuple*, vous traîne encore dans la boue.

Et l'ami me passait la feuille avec un bon sourire.

Plusieurs fois, ce fut de notre arrestation qu'il était question. Nos confrères de Paris s'étonnaient que Vichy ou la Gestapo nous laissassent en liberté. Cet étonnement était légitime.

En lisant *Première page, cinquième colonne*, je me suis aussi rappelé mes voyages de cette époque à Paris et mes visites à des amis dont j'apprenais tout à coup, au détour d'une phrase, qu'eux aussi croyaient à la victoire allemande, qu'ils en avaient pris leur parti et se comportaient en conséquence, et, comme j'exprimais un doute, un espoir, une certitude contraires :

— Oh! oui, disaient-ils, nous savons bien que là-bas, dans l'autre zone, vous ne sentez pas comme nous. Vous vivez dans une sorte de rêve. Vous ne vous rendez pas compte...

C'est sur l'aveuglement des prétendus réalistes d'alors que je ne cesse aujourd'hui de méditer. Pour l'honneur du journalisme français et en souvenir de tant de bonnes camaraderies aujourd'hui détruites, je voudrais qu'à l'exception de quelques misérables marqués pour le poteau ils eussent tous droit aux circonstances atténuantes et à la réhabilitation par l'indulgence et l'oubli.

André BILLY,
de l'Académie Goncourt.



DANS SA CHARMANTE VILLA DU VESINET, MAURICE UTRILLO PROMENE SES CHIENS EN COMPAGNIE DE SA FEMME, LUCIE VALORE.

UN GRAND PEINTRE FRANÇAIS RETIRÉ DANS LA PIÉTÉ ET LE TRAVAIL

UTRILLO INTIME

Nous sommes arrivés. C'est ici *la Bonne Lucie*. Un portail laqué blanc s'ouvre sur un décor d'une étonnante luminosité : pelouses verdoyant sous la pluie des jets d'eau, allées sablées, fulgurants géraniums, arcade de crépi rose noyée dans la ramée d'un saule (qu'on n'ose appeler pleureur tant est joyeux l'éclat de son feuillage !), maison rose à boiseries blanches et, dans une volière, vingt perruches bleues qui chantent et s'activent, car elles ont « goûté le plaisir des amours printanières », et une quantité de petites perruches vont naître bientôt. A l'extérieur de la rose maison, la fête des couleurs continue ; tout est sourire et harmonie. Et c'est dans cette ambiance qui tient du conte de fée que le « frère douloureux de Baudelaire et d'Edgar Poe », l'ancien mauvais garçon qui a fini par bien tourner, coule des jours paisibles. « Il a trouvé une femme qui lui donnera le bonheur », disait Suzanne Valadon lorsque son fils épousa Lucie Valore, veuve du sympathique amateur d'art belge Robert Pauwels. Finis les temps difficiles, pour le peintre de la Butte. Il y a loin de Montmartre au Vésinet, du Lapin Agile à la maison de crépi rose ! Tout dans cette installation a déjà un cachet d'immortalité et nous imaginons nos arrière-neveux, venant ici en pieuse visite, comme nous pèlerins dans la demeure tolédane du Greco...

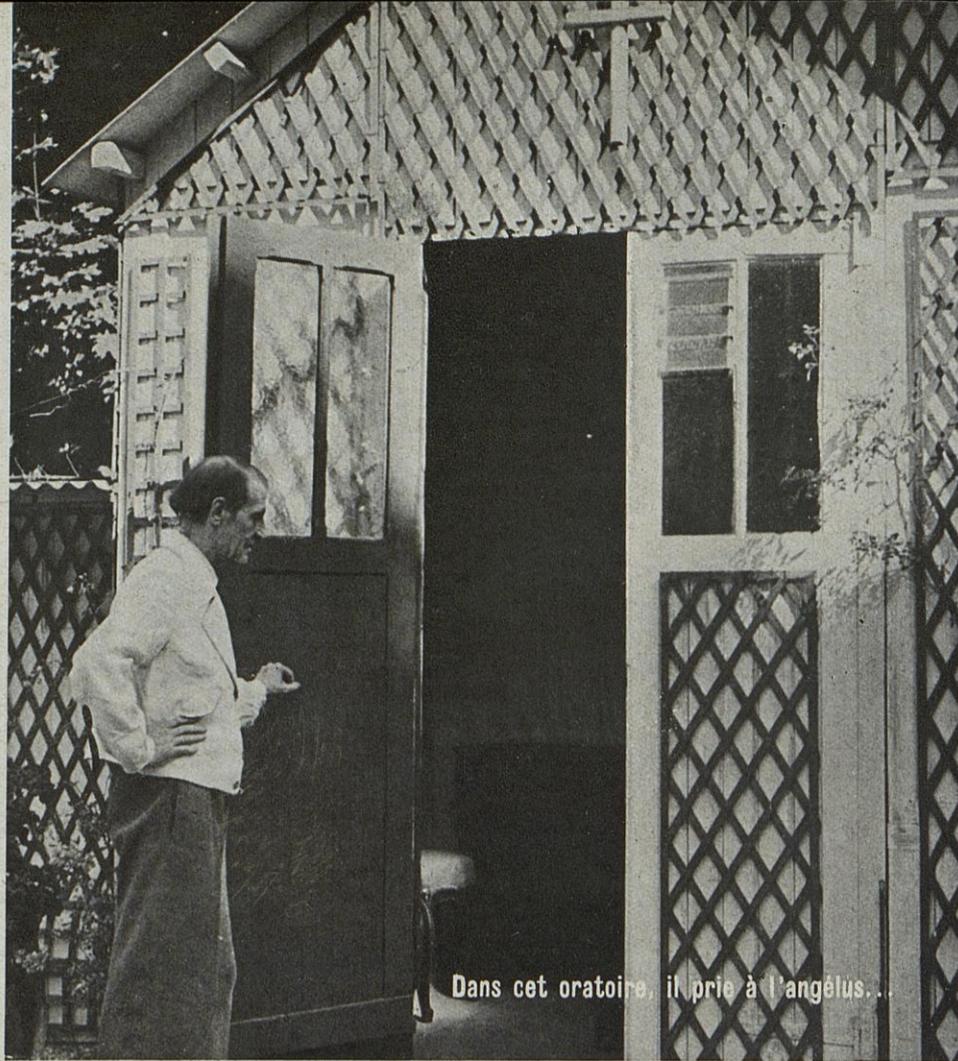
Utrillo n'est pas un travailleur acharné. Il peint vite, mais seulement quand cela lui plaît. Les exhortations des amateurs d'art et des marchands de tableaux n'y peuvent rien changer. Il se lève tard, et reste toute la matinée à errer dans sa chambre, va respirer sur le balcon, récite ses prières, fume cigarette sur cigarette.



UTRILLO (fin)



Lucie Valore peint, Utrillo regarde...



Dans cet oratoire, il prie à l'angélus...

Il est midi lorsqu'il prend son café au lait et 14 heures lorsqu'il descend à la salle à manger. La bonne Lucie a déjà fini de déjeuner et, abritée de son immense chapeau blanc, s'en est allée peindre dans la campagne, car, depuis trois ans, la femme du grand artiste s'est révélée, elle aussi, peintre de talent. Sitôt son déjeuner fini, Utrillo reprend son rêve, ses allées et venues. Il parcourt le jardin à pas rapides et d'un air préoccupé, revient en arrière comme s'il avait oublié quelque chose, monte à son atelier pour peindre une demi-heure, feuillette son livre d'heures dont il baise pieusement les pages. Il n'est en équilibre que lorsque sa bonne Lucie est à son côté. Alors ses yeux s'éclairent d'une lueur douce, il s'exprime avec des mots choisis, joue avec les chiens, va contempler les perruches. La traditionnelle bouteille de vin rouge existe toujours, mais non pas constamment à portée de sa main, reléguée à l'office et souvent passée subrepticement sous le robinet par la vigilante épouse ! Tous les soirs, un peu avant l'Angélus, saint Utrillo, comme l'appellent en plaisantant quelques amis, se rend à sa chapelle pour faire oraison jusqu'au dîner qui réunit les deux artistes. Enfin, c'est l'heure du travail, l'intimité de l'atelier, jusqu'à 2 heures du matin. Tout se tait dans les propriétés voisines, les trains ne passent plus, dans la volière, les perruches bleues sont endormies. Alors Utrillo, lui, se réveille et prend ses pinceaux. A la lueur de l'électricité qu'il préfère au jour, il reproduit en couleurs délicates et fondues l'infinie variété de la nature. A ses côtés Lucie Valore brosse une de ces toiles ingénues et éclatantes qui ont d'emblée conquis la faveur du public. Ce couple d'artistes s'est montré parfait pendant l'occupation,

refusa
des ta
niers.
sur le
pourr
Le
l'artis
sorti
haute
chang
sujets
entre
par l
joueu
boite
modie
ne co
au lo
Det



Entre deux toiles, un peu de musique...



L'heure du dîner, détente...



Il consacre à la piété six heures par jour...

refusant de vendre aux Allemands, cachant des réfractaires et donnant généreusement des tableaux représentant plusieurs millions pour la Résistance et les œuvres de prisonniers. La générosité des Utrillo est d'ailleurs bien connue. Une maxime naïve s'inscrit sur le mur de leur salle à manger : « Tout ce qu'on donne fleurit — Tout ce qu'on garde pourrit. » Et ils aiment à la mettre en pratique.

Le miracle est que, dans cette vie ouatée de confort et de tendresse, Utrillo est resté l'artiste prodigieux qui n'existe qu'en fonction de son état de peintre. Il n'est pas sorti de son royaume de solitude et de silence et ses toiles peuvent atteindre les plus hautes cotes, il ne sera jamais entraîné dans la ronde des arrivistes. Canalisé, mais inchangé. Le génie est immuable. Il est d'ailleurs revenu à sa première manière et ses sujets de prédilection restent Montmartre et les villes de banlieue, les rues désertes entre des maisons pauvres mais rayonnantes de poésie, des murs lépreux mais caressés par le soleil, l'humble carrefour où l'on croit entendre la rengaine nostalgique d'un joueur d'orgue de Barbarie, à moins que ce ne soit, derrière ce volet mi-clos, la vieille boîte à musique (ô Déodat de Severac!) qui égrène sa candide ritournelle. Utrillo psalmodie le calme désœuvrement des choses, le bonheur sans histoire. Un bonheur que ne connaissent pas les assoiffés de vitesse, un bonheur ignoré de ceux « qui s'ennuient au logis ».

Deux perruches bleues s'aimaient d'amour tendre...

H. K.

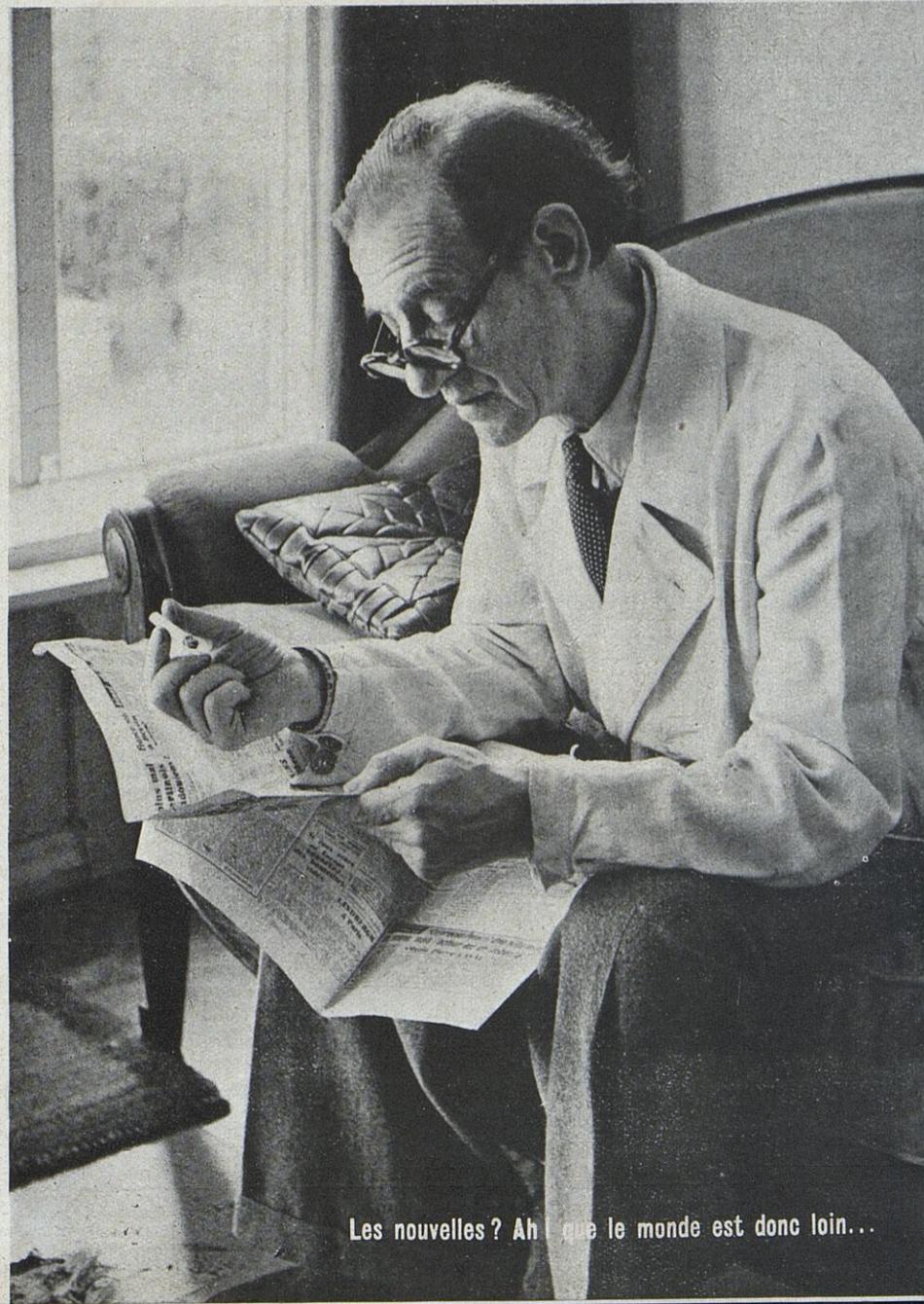
(Reportage photographique Henri FRECHOU.)



Utrillo peint, Lucie Valore regarde...



Les amis le servaient en cigarettes...



Les nouvelles? Ah! que le monde est donc loin...

UNE DES SCENES LES PLUS PITTORESQUES DU « JEU D'ADAM ET EVE » (XI^e SIECLE) DONT LA MUSIQUE, RIGOREUSEMENT D'EPOQUE, A ETE TIREE DU MANUSCRIT DE SAINT-MAUR.

EN PARLANT AVEC GUSTAVE COHEN DU MIRACLE DES THÉOPHILIENS

Il y a trois miracles de Théophile...

Le premier est bien, sans conteste, celui du texte moyenâgeux au programme de la licence et de l'agrégation, de ce texte *le Miracle de Théophile* « si parfaitement ennuyeux, parfois même haï des étudiants », confesse M. Gustave Cohen, « et qui n'avait jamais été porté à la scène ».

Ce n'est pas de celui-là que je voudrais le faire parler aujourd'hui, mais bien de cet autre, le second, dont le savoureux récit commence presque par les mêmes mots : « Il y avait une fois un professeur, des étudiants... et un texte ! » Et comme je cherche à savoir pourquoi il a décidé, un jour, de faire revivre le mystère mort, M. Cohen a le sourire d'un philosophe qui serait un peu magicien :

— Simple souci d'expérimentation littéraire ! Souvent dans la vie sommes-nous ainsi plus agis qu'agissants ! Et le miracle soudain s'est accompli grâce à mes élèves, à leur parfait entendement de la langue qu'ils parlaient et de la pensée dramatique qui y était enlevée, grâce aussi à la foi intérieure dont témoigna tout de suite leur interprétation, à cet « auto sacramental », comme disent les Espagnols !...

— C'est une authentique résurrection !

— Oui ! car nous tenons à ce que tout soit rigoureusement d'époque : ainsi, pour *le Jeu d'Adam et Eve*, la musique aux destinées de qui, chez les Théophiliens, veille Jacques Chailley avec science et amour, est-elle tirée du manuscrit de Saint-Maur... Il ne faudrait pas penser pour autant qu'il soit impossible de réussir la même expérience scénique avec les œuvres de notre plus ancien théâtre comique !

— Peut-on connaître vos projets ?

— Nous songeons à monter *Aucassin et Nicolette* que nous avons déjà joué dans un cadre unique, je l'avoue, entièrement du XIII^e siècle, au réfectoire de l'abbaye de Royaumont. Le 20 mai, dimanche de la Pentecôte, nous avons redonné, avec le Groupe d'Action Catholique, *le Jeu d'Adam et Eve* devant la cathédrale de Chartres, comme nous fîmes le 30 mai 1935. C'est là la représentation idéale, conforme à l'idée que l'on se faisait du théâtre jadis : l'église y tenait lieu de coulisses... Le jeune Dieu à l'aurore du monde se détache sur le fond du portail des Confesseurs et des Prophètes... L'amiet qu'il porte est l'exacte reproduction de celui de saint Thomas Becket, conservé à Sens... Quant aux costumes réalisés par nos décorateurs, tous élèves des Beaux-Arts, ils sont conformes aux rubriques du drame que j'ai traduites moi-même et qui sont d'une rigoureuse précision dans le détail.

— De combien d'acteurs se compose votre troupe ?

— Les Théophiliens sont aujourd'hui plus de cinquante. Il n'y a d'ailleurs pas chez nous de cloisons étanches entre le théâtre et l'étude : mes conférences sont souvent illustrées par eux en Sorbonne, et je viens de terminer ma dernière leçon d'agrégation par un récital Chrestien de Troyes. Quant à mon cours public, il fut suivi d'une anthologie sonore qui comprenait notamment *le Lai de l'Ombre*, de Jean Renart, d'une si poétique fraîcheur, *la Mort d'Isout*...

— Comment vous plairait-il que j'écrive Yseult ?

— Avec un « t », sourit M. Cohen, malgré mon faible pour l'orthographe du XII^e siècle, sans nul redoublement de consonnes, la plus simple, la meilleure !

— Les Théophiliens ont-ils déjà donné des tournées ?

— Certes ! nous avons vécu, nous aussi, notre *Roman comique*, en France d'abord, et nous nous souvenons encore de l'accueil, à Lyon, de mon cher ami Edouard Herriot qui, pour répondre au souhait d'une de mes actrices, catholique convaincue, organisa le plus touchant pèlerinage à Ars...

— Avez-vous déjà beaucoup joué à l'étranger ?

— En Angleterre, à Oxford même ! En Espagne, entre deux révolutions ! En Hollande, à Amsterdam, à Nimègue ! Nous avons même fait des émules, les Néo-Théophiliens, qui sont venus nous apporter la plus ancienne *Nativité* que j'avais eu la joie de découvrir dans le théâtre wallon. Quant à Lausanne, nous y rapportâmes *l'Abraham sacrifiant* de Théodore de Bèze, daté du 1^{er} mai 1550, dernier mystère et, à mon avis, première véritable tragédie classique !

— Comptez-vous repartir bientôt ?

— Je l'espère bien ! et jusqu'en cette lointaine Amérique définitivement gagnée à notre art dramatique français par Jouvett qui rendait, l'autre jour, en Sorbonne, un si émouvant hommage à mes Théophiliens...

Avant mon départ, M. Gustave Cohen se met aimablement en quête d'un exemplaire du *Jeu d'Adam et Eve* que nous applaudissons récemment à Chaillot. Il ouvre la porte de son bureau. Mais qu'est-ce là ? Une grande pièce vide, où il ne me reste qu'à évoquer, le cœur serré, la bibliothèque admirée jadis, rue Gay-Lussac, ici encore à la veille de la guerre, toute cette rare richesse médiévale disparue, effacée :

— Les Allemands ont tout pris ! m'explique M. Gustave Cohen.

Et c'est alors, tandis que j'ai là devant moi le geste de ses mains ouvertes, ce qu'il me faut bien appeler le troisième miracle de Théophile... avec la présence de ces pages qu'il est en train de corriger, cette « Grande Clarté du Moyen-Age » que nous lirons bientôt et qui déjà, entre ces quatre murs nus, rayonne !

Claude CÉZAN.

UNE INTERPRETATION AMUSANTE DE LA « FARCE DE MAITRE PATELIN » (XV^e SIECLE).

"MEURTRE DANS LA CATHÉDRALE" au théâtre du Vieux-Colombier

Le drame plaît à beaucoup dans la mesure où il n'est pas historique, où il se place au-dessus de l'histoire, où il ne se noue qu'après l'événement. J'avoue que, pour ma part, je le regrette. Il ne m'eût pas été indifférent de « voir » sur scène le débat entre le roi Henri II Plantagenet et Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. Il y a entre l'histoire et une histoire une considérable différence. Une histoire met toujours de l'animation sur les planches, et elle n'empêche nullement le texte d'atteindre la hauteur qu'il veut. Et cela est si vrai ici que le premier acte, où tout doit nous être exposé au passé, ne laisse pas de paraître languissant. Il y a plus de mots que de gestes. On y assiste au trouble de conscience de Thomas Becket, retour d'exil après sept ans, et qui risque de payer cher son refus de soumission au pouvoir temporel. Je ne tiens pas pour valables, scéniquement, les interventions des tentateurs qui tournent autour de Becket : ils ne sont pas des personnages réels mais seulement des entités, les arguments inventoriés de ses contradictions internes. Il se trouve que le centre même de la discussion est déjà assez éloigné de notre entendement moderne. L'opposition entre les pouvoirs temporel et spirituel, qui a été la grande querelle du moyen âge, ne peut plus guère nous émouvoir. Ce n'est pas une querelle qui éveille en nous une opinion et une chaleur comme le ferait, par exemple, une querelle sur la liberté, sur la dictature. Je veux bien que cette donnée soit encore intelligible aux Anglais, mais elle l'est pour eux par sensibilité historique justement. Elle demeure inexportable.

L'attention du spectateur se secoue brusquement au second acte, quand il se passe quelque chose. Thomas Becket monte en chaire et pressent qu'il fait son dernier prêche. En effet, les assassins, à la solde du roi ou comptant lui plaire, viennent pour suivre l'archevêque jusque sur les marches de l'autel et abattre ce qu'ils croient être un grand orgueil, ce que la foi des fidèles nomme un grand courage. Mais la mort de Becket ne clôt pas le débat. Devant son cadavre allongé, les assassins sont pris d'une subite envie d'expliquer leur acte. Et leur plaidoyer, qu'ils font, tournés franchement vers le public, dans une langue moderne, dépouillée de tout symbole, est admirable. Il passe dans la salle un souffle émerveillé.

Le texte est servi à merveille, et il faut être bien exigeant, ou rendu plus difficile par les exigences que s'imposent ceux qui le servent, pour trouver quelque faute dans sa présentation. A M. Jean Vilar revient d'abord le mérite. On sait quelle vie profonde il avait communiquée à la *Danse de mort* de Strindberg. Le voilà sur une scène à sa mesure. Je le vois successeur des hommes du Cartel qui refirent l'honneur de notre théâtre. Cet hommage me met d'autant plus à mon aise pour le chicaner sur son interprétation personnelle de Thomas Becket. Par sa bouche, l'archevêque s'exprime trop constamment avec solennité. La hauteur de vues n'exclut pas l'humanité : Jean Vilar a trop souvent l'air de traiter la prose rythmée qu'il a à dire avec le respect suranné dû aux alexandrins. Cela crée de la monotonie dans son débit, l'oreille se lasse de trop de beautés imposées. Il y a pourtant un moment où Jean Vilar rejoint si j'ose dire toute la salle : c'est pendant le prêche. Sa pâleur, ses gestes tantôt secs, tantôt onctueux, certains mouvements nerveux de la mâchoire font passer dans son jeu une extraordinaire transfusion san-

guine de vérité. A la fin du sermon, il doit y avoir beaucoup de spectateurs qui ont envie de faire le signe de croix.

Dans le drame d'Eliot, les voix accordées jouent un rôle éminent. Mais c'est surtout le chœur, celui des femmes de Cantorbéry, constamment agenouillées sur le parvis idéal de la cathédrale, qui a forcé l'admiration de tous. Ce chœur est enseigné par Jan Doat. On nous prévient que sa méthode de travail s'est inspirée d'une recommandation de Paul Valéry : partir du chant vers le parlé et non du point de vue inverse comme cela eût paru normal. Le résultat est surprenant.

Chose étrange, ce qu'il y a de moins statique dans ce spectacle, c'est le chœur.

Parmi les acteurs, on a particulièrement remarqué M. Jean Didier, et M. Tony Taffin, un des chevaliers. Mais toute la troupe mérite des éloges. Il est rare d'avoir un spectacle au diamant sans défaut. Voici la conscience revenue au théâtre. Et cette constatation termine sur une note optimiste une saison où le compromis, la hâte, l'à peu près avaient trop souvent triomphé. Le travail de cette équipe, on le sent, a dû baigner constamment dans une intense foi lyrique. On ne crée rien de grand sans la foi dans sa création.

René LAPORTE.

CINÉMA

"FALBALAS" le dernier film de Jacques BECKER

Il est possible que *Falbalas* obtienne un succès commercial. Je pense pourtant que ce film représente assez exactement ce qu'il faut combattre actuellement dans le cinéma français.

Certes, la technique de Jacques Becker s'y affirme clairement. Il y a du mouvement dans la mise en scène, les figurants eux-mêmes sont assez vivants, le montage est nerveux, la photo en général est bonne et tout cela donne au premier abord l'impression d'une grande qualité.

Mais c'est cette qualité même qui est de mauvais aloi.

L'histoire, après tout, serait valable, comme la plupart des histoires, et elle a l'avantage d'être simple. Un grand couturier, Clarence, personnifié par Raymond Rouleau, et qui est infiniment « coureur », séduit la fiancée de son meilleur ami. Après quoi il lui fait comprendre que tout cela n'est qu'une aventure et qu'elle doit tout de même épouser l'ami en question. Seulement, il finit par s'apercevoir que cette fois il est vraiment amoureux et ne songe plus qu'à enlever la jeune fille. Comme celle-ci se dérobe au dernier moment après avoir tout avoué à son fiancé, Clarence pique une petite crise de folie douce exactement le jour de la présentation de sa « collection » et, après une rêverie artistique, se jette par la fenêtre, avant que son personnel, la jeune fille et l'ami aient pu intervenir. Entre temps, une de ses anciennes maîtresses s'est empoisonnée, ce qui n'a pas arrangé les choses.

Comme cette aventure n'est pas extrêmement originale, — ce que je ne lui reproche pas, d'ailleurs, — elle ne pouvait avoir d'intérêt que par la manière dont elle serait prise et la figure qu'on lui donnerait.

Or elle sert simplement de prétexte à une technique : scénario construit selon les règles les plus conventionnelles, grande scène du « trois », panoramiques et travellings, prises de vues artistiques... Tout ce qu'il faut pour jeter de la poudre aux yeux aux « ama-

teurs » qui ne manquent pas de pousser des cris d'admiration.

Cette « forme » qui a l'air presque parfaite est seulement la forme d'une sottise. Les personnages, falots et médiocres, n'ont aucune résonance particulière et rien, pas la moindre sensibilité, ne vient apporter à leur histoire un intérêt quelconque. Nous sommes en présence d'une des plus claires manifestations de cette tendance à l'académisme qui se fait jour dans le Cinéma français. Voilà pourquoi *Falbalas* est, à mes yeux, pire qu'un mauvais film.

Quand vous voyez un film de Renoir ou un film de Carné, par exemple, il semble que l'écran soit une toute petite ouverture sur un monde vivant, qui a des rapports intimes avec le monde réel ou avec les mondes imaginaires qui hantent le secret de vos rêves. Renoir ou Carné, avec leurs collaborateurs, vous conduisent comme ils peuvent dans ce domaine, où ils cherchent eux-mêmes leur nourriture et leur plaisir. Selon qu'ils trouvent plus ou moins bien leur chemin, vous vous plaisez plus ou moins à ces images qu'ils vous proposent. Mais de toutes façons, vous savez qu'il y a là quelque chose qui peut vous troubler, vous émouvoir, se faire aimer de vous tous. C'est quelque chose sur la figure du monde, que Renoir ou Carné veut vous dire, que Prévost ou un autre a voulu dire avec lui. C'est un point de vue particulier, qui, confronté avec le vôtre, change soudain la face des choses, — et il en est ainsi du cinéma comme des autres arts. Quelle que soit l'importance de l'édition, la valeur d'un livre ne se mesure pas seulement aux qualités du metteur en pages et de l'imprimeur. Elle ne se mesure pas seulement non plus aux connaissances grammaticales de l'auteur ni même à la pureté de sa langue ou au balancement de ses phrases. Chez Laoclos, chez Stendhal, chez Proust, chez Gide, chez Sartre, le frémissement qui parcourt un texte révèle un contact magique entre l'auteur et le milieu où il évolue et c'est cette étincelle, génératrice des ondes les plus bouleversantes, qui traduit une sensibilité dans une œuvre dont elle fait un chef-d'œuvre... C'est cela qui fait la qualité littéraire. C'est cela qui fera la qualité d'un tableau, d'une sculpture, d'une composition musicale ou d'un monument. Pourquoi juger autrement le cinéma? Pourquoi juger simplement réalisé par de bons techniciens?

Qu'il y ait dans tout art une part d'artifice, c'est vrai dans la mesure où il faut bien trouver des moyens de s'exprimer, mais quand le moyen d'expression devient lui-même un but, alors le jeu est faussé et nous sommes en présence d'un « truc ». *Falbalas* est un film de « truqueurs ».

Lorsque, vers la fin, l'on voit Raymond Rouleau rêver cérémonieusement devant un mannequin vêtu d'une robe de mariée, lorsque le mannequin, grâce à une aimable surimpression, devient Micheline Presle et puis redevient mannequin, lorsque Rouleau se jette par la fenêtre avec cette grande poupée dans les bras, lorsqu'on le voit étendu sur un frais gazon à côté du mannequin tandis que les petites ouvrières, en cercle autour d'eux, égrenent des phrases de circonstance, avec un ton et des figures où siègent les symptômes de la constipation la plus aiguë, — est-il possible vraiment de croire à autre chose qu'à une mascarade du plus mauvais goût?

Ce n'est que la fin, direz-vous? Mais cette fin, très révélatrice, est simplement, à son plus haut point, la manifestation de ce qui sert d'esprit au restant du film.

Ajoutons qu'en ce qui concerne la haute couture, — puisque *Falbalas* doit « servir », paraît-il, la haute couture française, — c'est plutôt raté. Aucune atmosphère, robes parfaitement ternes et qui seront vite ridicules, rien, semble-t-il, qui puisse donner une idée de ce genre de milieu.

En outre, — ce qui n'est pas non plus pour « servir » la haute couture, la plus parfaite maussaderie règne d'un bout à l'autre. Rouleau est un séducteur si acariâtre qu'on se demande en quoi il peut bien être séducteur... Que tout cela est morne, faux et désagréable!

Pour couronner le tableau, il faut dire ce qui ne paraît pas avoir frappé mes confrères, — à savoir ce qu'il y a d'écœurant dans un pareil sujet. Cela se passe sous l'occupation. Les beaux messieurs et les belles dames roulent en bicyclette au lieu d'aller en voiture. Mais ils nagent dans le luxe avec une innocence et une désinvolture qui, en ces temps particuliers de misère populaire, mériteraient au moins quelques coups de pied bien placés. Les auteurs ne paraissent pas du tout de cet avis et c'est bien ce qui nous gêne.

Jean ROUGEUL.

BEAUX-ARTS

"NOTES et CROQUIS" de Guillaume GILLET

Nous parlerons la semaine prochaine de l'admirable exposition des « portraits français » à la Galerie Charpentier. Aujourd'hui, arrêtons-nous aux œuvres de Guillaume Gillet (Galerie Le Garrec). Ce sont de simples « notes et croquis » de captivité, pour la plupart reproduits en monotypes, quelques aquarelles. Elles ne visent pas à nous émouvoir, elles sont sans intention, ne recherchent pas l'effet.

Seulement, il y a des choses que nous n'oublierions jamais, et les souvenirs ont une telle force! Contre eux personne ne pourra rien. Je voudrais ignorer que M. Guillaume Gillet a du talent — il en a d'ailleurs, on a envie de dire : qu'importe! Je ne veux voir que ces corvées dans les camps, par des chemins détrempés ; ce désert sous la pluie, avec ces grandes flaques d'eau, ces « miradores », tout ce que nous avons trop bien connu! Cette désolation de la pluie, cette partie d'échecs dans une baraque, cet arbre de Noël, cette popote que l'on faisait chauffer sur des poêles de fortune! On dira, bien sûr, que tout cela est de la littérature. Et pourtant! M. Guillaume Gillet en est bien loin.

Nous oublions les moyens de l'art. Quelle merveille, la vérité, sans vaine éloquence! vue avec des yeux lucides, directement exprimée! Rêve ou réalité? Je revois moi-même le camp sous la neige, à gauche ces baraques presque confondues avec le sol, à droite ces maisons rouges sous le soleil d'hiver; au milieu, ces quelques hommes perdus comme dans un naufrage, — cette immensité de la solitude. Oui, à un moment donné, nous avons tous vu quelque chose de pareil, et voici que cela est « noté », modestement, simplement, avec la ferveur que suppose cette modestie-là.

Certes, nous sommes loin de l'« abstraction »! Je ne connais rien de plus émouvant que cet art qui s'oublie lui-même. Nous avons tous connu cet oubli-là, qui est aussi l'oubli de soi, ce souvenir aigu de tout le reste.

Je crois comprendre aussi le sentiment qui anime les dessins de Guillaume Gillet, faits en captivité pour illustrer des œuvres comme *Macbeth*, *le Jeu de l'amour et du hasard*, *le Soulier de satin* ou *la Reine morte*, probablement destinés à des représentations théâtrales dans les camps. Sur l'un d'eux sont inscrits les mots de Perdiccan : « Regarde à présent cette bague. Lève-toi et approchons-nous de cette fontaine. Nous vois-tu tous les deux dans la source appuyés l'un sur l'autre? Vois-tu tes beaux yeux près des miens? Tes mains dans les miennes? Regarde, tout cela s'effacera... » Les mots et

l'image qui les accompagnent sont tout à fait dans le ton et la couleur de nos songes de prisonniers. Calderon, Shakespeare, c'était tout à fait cela, — et Musset, j'ai relu par hasard tout le théâtre de Musset en captivité, cela faisait dans nos esprits une succession d'images féeriques dont on aurait voulu saisir les traits. Mais qui comprendra? Guillaume Gillet certainement a compris. Compris aussi ces jeux — les « jeux »! la boxe, le basket-ball, la musique, les accordeonistes, le côté funèbre de ces distractions dans les camps. Comme on lui en sait gré! Tout cela est exprimé avec beaucoup de sensibilité, de naturel, de discrétion, de simplicité, sans éloquence.

Et nous savons quel prix tout cela avait. Il existe un art « gratuit » dont je ne veux pas médire. Mais cette simplicité de Guillaume Gillet, comme elle nous touche! Son métier est très simple et très sûr. On l'oublie, et je ne vois pas de meilleur éloge à lui faire.

Fernand PERDRIEL.

GALERIES DE TABLEAUX

GALERIE LOUIS-CARRE

10, avenue de Messine :

PICASSO

Peintures récentes.

GALERIE DE L'ORFÈVRE CHRISTOFLE,

12, rue Royale. — « Formes d'aujourd'hui ».

Meubles Tapisseries. — Objets d'art.

ROBERT FRERES,

31, rue La Boétie,

Tous les jours : Présentation de Tapis,

Persans, Fins, Pièces Rares.

PIERRE RENEVEY

174, Fg. Saint-Honoré,

Cadres Anciens, Modernes. Encadrement.

L'index de luxe illustrés en souscription

O.C.E.L. Editions (documentation M)

25, Quai des Grands-Augustins - Paris

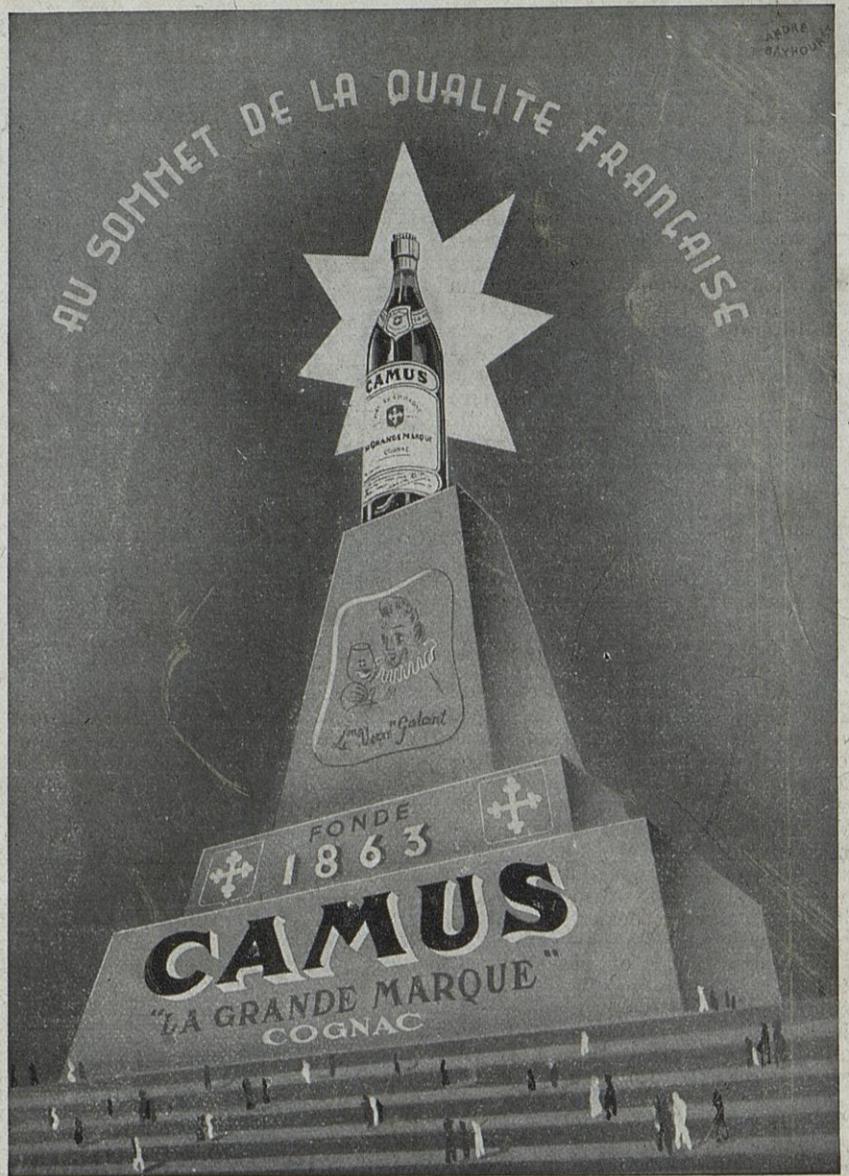
AU SERVICE DE
LA VICTOIRE



EXPOSITION
INTERALLIÉE
DE L'ÉPARGNE

PALAIS DE GLACE
Métro : Marbeuf-Rond Point
des Champs-Élysées

Tous les jours
de 9 h. 30 à 22 h. 30
ENTRÉE GRATUITE



LAMES
GILLETTE

EN VENTE
CHEZ VOTRE
FOURNISSEUR
HABITUEL

NOUVEAU PRIX

25^{Frs}
LES 10 LAMES

COMPTOIR GÉNÉRAL DE RASOIRS DE SURETÉ, S. A. 45, 47, AVENUE MATHURIN MOREAU, PARIS (XIX^e)

Pour que leur
Retour
A LA FRANCE
soit vraiment
leur
Retour
A LA VIE
achetez les

B *Bons du*
RETOUR